

# JOURNAL

## DES

# DEMOISELLES

### HISTOIRE ET ROMANS

MADAME DE STAAL DE LAUNAY

(SUITE ET FIN)

« Quelques jours après, je vis, étant à ma fenêtre, le Lieutenant de Roi, traverser précipitamment la cour, tenant un papier qu'il me montrait. Il entra chez moi avec un saisissement qui m'étonna. Il n'y a que les peintres qui ont su unir l'expression de la joie à celle d'une vive douleur, qui pussent bien rendre ce que je remarquai en lui lorsqu'il me présenta le papier qu'il tenoit. C'étoit la lettre de cachet pour me faire sortir de la Bastille. — Vous voilà libre, me dit-il, et je vous perds. J'ai souhaité ardemment ce moment-ci; j'aurais donné ma vie pour l'avancer, mais je vais cesser de vous voir : que deviendrai-je ? »

Sortir de la Bastille, quelle fête ! hé bien ! non ; ce n'en est pas une pour mademoiselle de Launay.

« Je ne sentis que des mouvements confus ; la joie, s'il y en avoit, ne s'y distinguoit pas. Je regrettois un ami capable d'un attachement que je ne voyois que trop être unique. Je souhaitois de revoir le chevalier de Ménil et d'éclaircir mes soupçons ; et peut-être ne le craignois-je pas moins. Enfin je desirois de me retrouver auprès de madame la duchesse du Maine, et j'étois effrayée des peines et des fatigues où j'allois retomber. Tous mes sentiments étoient suspendus par la force presque égale d'un sentiment contraire. »

C'est dans cette disposition d'esprit, si bien dépeinte par elle, que mademoiselle de Launay repasse les ponts-levis de la redoutable forte-

resse, et voit le monde se rouvrir devant ses yeux. Sa longue détention, le caractère qu'elle y a déployé, lui ont gagné la sympathie générale, et jettent sur sa personne une sorte de lustre qui lui donne une valeur plus grande dans l'estime de ses amis. Elle les retrouve aussi affectionnés que jamais. Dès le premier jour, reprenant ses anciennes habitudes, elle fait demander à l'abbé de Chaulieu son carrosse pour aller à Sceaux, où elle a reçu l'ordre de se rendre. Mais hélas ! ce vieil admirateur ne lui reste pas longtemps ; il semourait.

« Je le vis, et remarquai combien dans cet état ce qui nous est inutile nous devient indifférent. Il avoit pris grande part à ma captivité, et ne me parut pas touché de m'en voir délivrée. Je sentis vivement la perte que j'allois faire d'un ami qui sembloit s'être chargé du soin de répandre de l'agrément dans ma vie autant qu'elle en pouvoit comporter. »

La fonction avoit son prix. D'autres étoient pour elle peut-être d'une utilité plus pratique, mais moins douce. Entre tous, voyons comment va l'accueillir la duchesse du Maine.

« J'arrivai à Sceaux vers le soir. Madame la duchesse du Maine étoit à la promenade. J'allai à sa rencontre dans le jardin : elle me vit, fit arrêter sa voiture et dit : Ah ! voilà mademoiselle de Launay ! Je suis bien aise de vous voir. — Je m'approchai ; elle m'embrassa, et poursuivit sa route. »

L'accueil, ce nous semble, manque un peu de



chaleur; mademoiselle de Launay ne nous en dit pas son avis. Quoi qu'il en soit, elle rentre dans la maison, mais non dans le réduit affreux qu'elle y habitait. La chambre qui lui est préparée possède une fenêtre et une cheminée: ce sera presque aussi bien qu'à la Bastille. Ce changement n'est pas le seul dont elle ait à s'applaudir. Une autre femme de chambre l'a remplacée; elle ne portera plus désormais ce titre odieux. Un tel avantage n'est pas trop payé par deux années de captivité. Mais ce qu'elle gagne d'un côté, elle le perd de l'autre. Elle cède sa fidèle Rondel à la princesse, qui, pénétrée d'estime pour ce modèle de fidélité, a voulu absolument l'attacher à son service.

Mademoiselle de Launay, de son côté, y reprend la place qu'elle occupait en dernier lieu. Elle en est médiocrement charmée.

« Madame la duchesse du Maine n'avait » encore la liberté de voir que fort peu de » monde: elle jouait au *biribi* avec les gens de » sa maison presque toute la nuit, et dormait la » plus grande partie du jour. On me fit veiller » comme auparavant. J'en étais fort désaccoutu- » mée, et ces exercices pénibles me firent bientôt » regretter le repos de ma prison. Madame la » duchesse du Maine m'entretint beaucoup de » la sienne, m'apprit tout ce qui lui était arrivé, » que je ne savais pas, me parla beaucoup, et » me questionna peu. »

Sécheresse et personnalité: voilà ce qu'à Sceaux retrouvait mademoiselle de Launay. A la Bastille, elle avait laissé autre chose. Le lendemain même de son départ, le bon Lieutenant de Roi lui écrivait.

« Je vous aimerai toujours, » disait-il à celle qu'il continuait d'appeler sa pupille, « avec toute » la tendresse de mon cœur; je prendrai toute » ma vie infiniment de part à ce qui vous arrivera » d'heureux. Votre vertu, votre courage, m'ont » acquis tout entier. Tant d'autres belles quali- » tés que j'ai vues depuis me font regretter sans » cesse ma triste fortune, mais me feront ressou- » venir que qui vous a aimée ne doit jamais cès- » ser de vous aimer... On a bien soin de votre » chatte. »

Ces derniers mots feront peut-être sourire; mais ils trouveront grâce devant les cœurs aimants.

Et le chevalier de Ménéil?

Le chevalier de Ménéil se retrouve en présence de mademoiselle de Launay. Leur première entrevue a lieu au couvent de la Présentation, où la bonne madame de Grieu pense mourir de joie en revoyant sa chère fille adoptive.

« Je trouvai à son parloir le chevalier de » Ménéil, qui, loin d'un pareil transport ne me » montra qu'un air embarrassé. Je fus moi-même » attérée par sa contenance, dont j'augurai son » entier changement. »

Il lui parle du triste état de ses affaires, détail

dans lequel figure décidément un placement à fonds perdu où il s'est laissé entraîner.

« Le voile plus ou moins épais qui m'avait » couvert les yeux jusqu'alors tomba, et je vis » l'abîme où je m'étais précipitée, en m'enga- » geant si légèrement sur de vaines illusions. »

Cet engagement avait été pour mademoiselle de Launay le fait le plus sérieux de sa vie; pour le Chevalier, il n'avait été qu'une diversion au désœuvrement de la prison. Elle lui demande nettement de s'expliquer sur leurs communs projets. Ces projets, quant à lui, subsistent toujours, dit-il; mais avant d'en poursuivre la réalisation, il faut savoir ce que deviendront ses embarras de fortune. En attendant, il partira pour la Suisse, où il veut aller visiter une ancienne amie. « Quelque envie qu'il eût de la voir, il en avait encore plus de s'éloigner de moi », observe-t-elle tristement.

Mademoiselle de Launay revoit encore le chevalier de Ménéil. Tout la confirme dans cette désillusion cruelle, sa douleur est grande. L'accueil affectueux, les procédés délicats de ses autres amis ne la consolent pas.

Pendant à Sceaux toutes choses ont repris leur ancien cours. La duchesse du Maine est remise en possession de son entière liberté. Le duc du Maine, rentré dans l'exercice des charges que les précédents arrêts ne lui avaient pas ôtées, s'était enfin décidé à revenir auprès d'elle. Mademoiselle de Launay, montée en considération dans sa cour, restait là pourtant sans titre officiel ni position établie, et se courbait avec plus de dégoût que jamais sous le joug de la servitude.

Pour s'y soustraire, elle ne voit qu'un moyen: le mariage.

Elle ne comptait plus sur le chevalier de Ménéil. Elle l'avait dispensé de venir la voir; tous deux ne se rencontraient que par hasard chez des connaissances communes. C'est d'autres côtés, où son cœur ne s'intéresse pas, qu'elle songe à trouver dans son union avec un honnête homme quelconque une position honorable et la liberté.

Ses amis l'y aident. La duchesse de la Ferté, que les derniers événements ont entièrement réchauffée pour elle, met la main sur l'homme qu'il lui faut: c'est le savant Dacier. Il venait de perdre sa célèbre moitié, et l'absence de cette compagne si étroitement associée à son esprit comme à son cœur, le laissait dans une affliction désespérée que rien ne pouvait adoucir. La duchesse de la Ferté veut lui persuader qu'un second mariage peut seul y apporter quelque soulagement. — Bon Dieu! s'écrie-t-il, quelle femme pourrait remplacer celle que j'ai perdue! — Mademoiselle de Launay, répond la duchesse. M. Dacier s'étonne, puis réfléchit. — « C'est la seule dans le monde, dit-il enfin, avec qui je puisse vivre, et qui n'offensât pas la mémoire de madame Dacier. » — Cette idée de passer ses



derniers jours dans la société d'une femme de haute intelligence, et avec qui, du vivant de la défunte tant pleurée, le docte couple avait été en relation sympathique, sourit de plus en plus au veuf inconsolable. M. de Valincourt s'en mêle; l'affaire se négocie. Malgré l'âge avancé de M. Dacier, mademoiselle de Launay n'y répugne pas. Il lui faisait de grands avantages, et donation de tout son bien après sa mort. Elle ne dit donc pas comme la jolie Henriette de Molière :

Excusez-moi, Monsieur, je n'entends pas le grec,

mais subordonne seulement son consentement à celui du duc et de la duchesse du Maine.

Ici encore la fortune de mademoiselle de Launay vient se heurter à un égoïsme intraitable, et périclète contre cet écueil. L'attachement tyrannique et jaloux de la duchesse du Maine pour elle ne peut souffrir que ce mariage, quelque avantageux qu'il soit, la lui enlève. Elle l'oblige à y renoncer, et promet spontanément de la dédommager d'une ample manière de ce sacrifice. Mademoiselle de Launay cède sans poser aucune condition.

« Je crus qu'on n'en sentiroit que mieux ce » que j'avois fait. Je n'aurois pourtant pas dû » ignorer que la distraction des plaisirs, ou l'at- » tention à de plus grands objets empêchent les » princes de se souvenir de ces sortes de choses. »

Quelques distinctions de plus, l'admission aux promenades et aux plaisirs de la princesse; c'est à quoi se bornent les effets de sa vague promesse. M. de Valincourt indigné ne veut pas considérer la négociation matrimoniale comme rompue. Il la reprend et la poursuit. Mais la mort de M. Dacier y met à son tour un *veto* inexorable, et mademoiselle de Launay voit s'évanouir de ce côté ses espérances de position honorable et de liberté.

Le découragement la gagne. Du chevalier de Ménil, il n'en est plus question. Elle songe un moment à récompenser, selon son expression, le fidèle attachement du pauvre Maisonrouge; — elle y songe trop tard. Là encore la mort vient mettre obstacle à ses desseins. Le bon Lieutenant du Roi est allé dans son pays chercher à rétablir sa santé perdue, et n'en revient plus. « Je le regrettais infiniment, » dit mademoiselle de Launay, « plus que je ne l'avois prisé. »

Envahie par un profond dégoût du monde, elle conçoit la pensée d'aller s'ensevelir dans quelque retraite pieuse. Une maladie de la duchesse du Maine, les soins qu'elle lui donne, les marques nouvelles d'amitié qu'elle en reçoit dans cette circonstance, lui font abandonner ou du moins suspendre l'exécution de ce projet; mais la soif de repos la reprend un peu plus tard. C'est aux Carmélites que, sans rien dire à la duchesse, elle tente d'aller enterrer sa vie fatiguée. La Prieure et les plus sages religieuses refusent de la recevoir, l'exhortant à ne pas prendre légèrement pour une vocation, à leurs yeux douteuse,

le mouvement qui la pousse vers le cloître. Les années s'écoulaient pour elle entre des velléités alternatives de renoncement au monde et de mariage. Comme toujours, le cours du temps vient changer et assombrir sa vie. Sa sœur était morte pendant sa prison; sa mère, peu de temps après sa mise en liberté. « Quoique je la connusse » à peine, » dit-elle, « je la regrettais beaucoup, » et d'autant mieux que je me voyois en état de » la mieux secourir. » Madame de Réal, l'aimable nièce de madame de Griefu, madame de Griefu elle-même, M. de Silly, M. de Valincourt, ne sont plus. Tant de pertes douloureuses réveillent dans son esprit les aspirations monastiques.

Ce n'est plus aux Carmélites qu'elle songe à se réfugier, mais dans le couvent de Saint-Louis, à Rouen, si cher à son souvenir. Sous prétexte d'aller revoir le lieu où s'est écoulée son enfance, elle obtient, quoique avec peine, de la duchesse du Maine, la permission d'aller y faire un voyage.

Elle est reçue avec transport par les religieuses, ses anciennes amies. L'abbesse actuelle, qui ne la connaissait pas, s'éprend d'elle à leur exemple, et veut toujours l'avoir à ses côtés. Tant d'empressements la fatiguent; elle ne se sent pas plus libre qu'à Sceaux. Là d'ailleurs s'agitent, quoique dans un cadre plus rétréci, des passions et des intérêts analogues à ceux du monde. Encore une fois elle abandonne son idée, et vient reprendre sa chaîne.

Cette chaîne, toute dorée qu'elle paraisse, est alourdie par plus d'une humiliation. La faveur de la princesse ne donne pas à mademoiselle de Launay un rang arrêté, et les dames de la Cour de Sceaux font sentir à l'ex-femme de chambre, dès qu'elle semble l'oublier, la distance qui les sépare. A la duchesse du Maine, étonnée du besoin de retraite qui la tourmente, elle avoue l'ennui que lui cause cette position équivoque; elle n'a garde d'en dire les autres motifs. Qu'à cela ne tienne! Un mariage avec un homme de condition peut, en relevant son rang dans la société, obvier à cet inconvénient. La duchesse se charge de le lui trouver.

Elle n'y pense guère, et s'en occupe encore moins; mais d'autres s'en occupent à sa place. De divers côtés surgissent, mirages ou réalités, des partis qui s'offrent à mademoiselle de Launay. Après examen, aucun n'obtient son agrément. Enfin une amie plus heureuse croit avoir découvert l'homme qui lui convient.

A deux lieues de Paris, dans une petite terre cultivée par ses soins, habite un officier des gardes Suisses, corps placé sous le commandement du duc du Maine. D'un âge mûr, il est veuf, et père de deux grandes filles, qui vivent avec lui, et tiennent son ménage. Sa naissance, son caractère, ses mœurs, sont également honorables. Il n'a point songé jusqu'à présent à se remarier; mais une union qui lui procurerait la protec-



tion du duc du Maine, et, par là, un avancement auquel il aspire, le séduirait peut-être.

Le tableau d'une vie pastorale se présente à l'imagination charmée de mademoiselle de Launay :

« Je prenois alors du lait », — dit-elle, — « et rien ne me parut plus satisfaisant que d'avoir des vaches sous la main. »

Avec l'approbation de la duchesse du Maine, les gens officieux qui se mêlent de l'affaire font des ouvertures à M. de Staal. Il ne les repousse pas, mais rattache tout engagement définitif à l'avancement qui lui est promis. Il n'est que lieutenant dans sa compagnie; il veut en être capitaine. Le titulaire du grade, frappé d'apoplexie, ne peut tarder à succomber. En attendant, il se contentera du titre de commandant. Tel est son ultimatum.

Tandis que la duchesse du Maine poursuit le duc de ses sollicitations, pour le lui faire accepter, une première rencontre est ménagée entre les deux parties intéressées chez leurs amis communs. — « Il fut plus content de moi, » — dit l'auteur, — « qu'il n'y avoit lieu d'espérer. Je ne portai aucun jugement de lui. » — A cette entrevue en succède une autre moins insignifiante, à la campagne même de M. de Staal, où mademoiselle de Launay est allée dîner en compagnie des mêmes amis. Elle y voit d'un œil favorablement prévenu la simplicité rustique qu'on y trouve, et l'accueil patriarcal qu'on y reçoit.

« Nos jeunes hôtes, comme au temps où l'on révérait Jupiter hospitalier, préparèrent une partie des mets, nous régalerent de gâteaux et de fromages façonnés et servis par leurs mains... Je fus contente du maître de la maison, de son maintien, d'une certaine politesse non étudiée qui part du cœur, et annonce un caractère doux et bienfaisant. En effet, c'est le sien... Quand je fus montée en carrosse, il mit à mes pieds un petit agneau, le plus gras de son troupeau, qu'il me pria d'emmener avec moi. Cette galanterie pastorale me parut assemblée à tout le reste. »

A cette époque d'idylles en vers et en prose, le petit agneau ne pouvait manquer d'avoir du succès; mais, hélas! les désenchantements ne tardent pas à suivre. Le bien de M. de Staal ne lui appartient pas; il est à ses filles. Le rang de femme mariée, un nom qui égalera sa condition à celle des dames de la princesse, voilà les seuls avantages que mademoiselle de Launay pourra retirer de ce mariage, dont l'idée lui a d'abord souri, et maintenant, par une volte-face soudaine, lui répugne. Voir échouer la négociation devient le plus cher de ses vœux.

Il est trop tard. La duchesse du Maine, toute triomphante, la fait appeler, l'embrasse et la félicite. M. de Staal, nommé commandant, se déclare prêt à tenir envers elle la parole donnée.

« Je tombai dans une sorte de désespoir. L'a-

» gitation de mon esprit ou quelque autre cause » me rendit malade. Je crus trouver dans la » perte de ma vie la seule issue qui me restait. » Cette triste ressource me manqua; je guéris, et » il fallut subir le joug que je m'étais laissé im- » poser. »

Rien de plus triste que la cérémonie nuptiale. Les deux filles de M. de Staal ont refusé d'y assister. A l'arrivée de la belle-mère sous le toit conjugal, elles se cachent.

« M. de Staal, chagrin du désagrément de ma » réception, moi, tout étonnée de me trouver » mariée, le déconcertement se mit dans la mai- » son, et la compagnie en eut sa part. »

Les impressions du premier jour se continuent. Dès le lendemain, sur une contrariété légère qu'elle prend pour un manque d'égards, madame de Staal gagne sa chambre, et y verse des pleurs amers. — « Dans cette maison, » — dit-elle, — « qui devait être la mienne, je me sentois étran- » gère. »

Ce changement d'état, accepté si fort à contre-cœur, comporte des devoirs que du moins elle voudrait remplir. Madame la duchesse du Maine ne l'entend pas ainsi. Elle a marié mademoiselle de Launay pour lui donner un nom et une position plus élevés dans sa cour; quant à la personne, elle refuse absolument de s'en dessaisir. Elle ne veut même pas souffrir de partage. Toutes les représentations de celle que son active intervention a faite madame de Staal, comme les explications qu'elles ont eues sur ce point ensemble à la veille du mariage, demeurent non avenues, et madame de Staal n'est jamais à ses yeux que mademoiselle de Launay.

« Je vis alors, » — dit amèrement l'ancienne camériste, — « que je n'avois fait que resserrer » la chaîne que j'avois prétendu relâcher. »

Nous arrivons à la fin de ses Mémoires; les dernières pages en sont mélancoliques. Une sage amie qui, pour le conseil et l'affection, a remplacé dans sa vie celles que la mort lui a enlevées, meurt à son tour, laissant madame de Staal plongée dans les regrets. Entre autres gages de souvenir, elle lui léguait une agréable maison de campagne toute meublée, retraite charmante, où cette âme fatiguée n'aurait aspiré qu'à vivre en repos. Elle y songe; mais une affreuse maladie du duc du Maine, suivie de sa mort, la ramène à la duchesse, qu'elle ne quittera plus.

C'est par la mention de ce triste événement, particulièrement fatal aux intérêts de l'homme dont elle portait le nom, et par un éloge complet du prince, que se termine la série de ses souvenirs. Nous n'irons pas chercher ailleurs comment se sont écoulées pour elle les quatorze années qui séparent la fin du duc du Maine de la sienne. Elle mourut en 1750; trois ans plus tard mourait la duchesse; deux ans après cette dernière mort, paraissaient les Mémoires de madame de Staal.

Un certain nombre de ses lettres ont été aussi



recueillies et publiées. On y retrouve la marque de son esprit; mais elles n'ont ni la valeur ni l'intérêt des Mémoires que nous venons de parcourir. L'exposé que ceux-ci nous donnent de ses aventures, de ses sentiments, de ses pensées, suffit pour nous la faire connaître, et nous savons dès-lors quelle opinion nous devons nous former d'elle. Sans nous arrêter au soin qu'elle aurait pris, d'après un mot qu'on lui prête, de ne se « peindre qu'en buste » disons que cette opinion ne peut que lui être favorable. Mademoiselle de Launay, — nous la nommons toujours de préférence ainsi, — a d'ailleurs tracé de sa propre personne un portrait qui paraît sincère, mais plus sévère peut-être que juste. Il débute ainsi :

« Launay est de moyenne taille, maigre, sèche et désagréable. Son caractère et son esprit » sont comme sa figure : il n'a rien de travers, » mais aucun agrément : la prévention où l'on » est que les gens dépourvus de naissance et de » bien ont manqué d'éducation, fait qu'on leur » sait gré du peu qu'ils valent. Elle en a pour- » tant eu une excellente, et c'est d'où elle a tiré » tout ce qu'elle peut avoir de bon, comme les » principes de vertu, les sentiments nobles et » les règles de conduite... Sa folie a toujours été » de vouloir être raisonnable, et comme les » femmes qui se sentent serrées dans leur corset » s'imaginent être de belle taille, sa raison » l'ayant incommodée, elle a cru en avoir beau- » coup. »

La comparaison, de même que bien d'autres traits tombés de sa plume, dément assurément ici ce que l'auteur dit de son esprit. En regard de cette peinture d'elle-même, contre-partie modeste du portrait plus flatteur que, dans une visite à Sceaux, madame du Deffant avait fait du modèle, il serait curieux de mettre, outre les vers de Chaulieu, précédemment cités, les billets que le galant abbé adressait à mademoiselle de Launay, alors, il est vrai, dans la fleur de la jeunesse :

« Venez, telle que vous me parûtes hier. Que » votre air, que votre ajustement me plut ! Si » Hélène étoit revenue avec tous les attrait où » Pâris la trouva, elle ne m'auroit pas tant » charmé. »

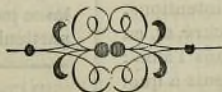
Les poètes aiment la fiction, et le vieil Anacréon du *Temple* était d'ailleurs à peu près aveugle. Mais en laissant de côté les agréments extérieurs de mademoiselle de Launay, desquels il ne nous importe guère, rappelons, quant à ses qualités morales, un fait tout à leur honneur que nous avons déjà signalé plus haut : elle eut jusqu'à la fin de ses jours de vrais et fidèles amis.

Madame de Staal n'a pas eu d'action personnelle dans le mouvement général de son temps; peut-être avons-nous fait de ses Mémoires une étude plus développée que ne le méritaient les vicissitudes obscures d'une vie privée. Quand ils parurent, Fontenelle formula ainsi son opinion : « Cela est écrit avec une élégance agréable, mais cela ne valait pas la peine d'être » écrit. » — De son côté, Voltaire, dans ses lettres à d'Alembert, s'étonne dédaigneusement que les femmes de chambre se mêlent d'écrire des Mémoires. A l'époque où nous vivons, cependant, on considère les choses de ce monde tout autrement que ces deux beaux esprits. La peinture de genre a crû en valeur. Elle a la prétention de se mettre sur un pied d'égalité avec la grande peinture historique. Prétention trop vaniteuse sans doute; mais il est un point qui leur est commun, une histoire que toutes les deux représentent, et qui a droit de notre part, dans l'une et dans l'autre, au même intérêt : celle du cœur humain, de ses sentiments, de ses passions et de ses épreuves.

Les Mémoires de madame de Staal de Launay nous offrent le tableau d'une de ces existences pénibles, où les talents et le caractère d'une nature d'élite, unis à la fierté malade qui, d'ordinaire, les accompagne, luttent contre la fortune adverse et les préjugés sociaux, cheminent à travers la vie comme le nageur qui remonte le courant, et font une souffrance de ce qui semble d'abord être un don du ciel. — Nous livrons aux réflexions philosophiques du lecteur, et surtout de la lectrice, les souvenirs de cette femme distinguée, qui, en retournant la tête en arrière, n'y voit que deux endroits où elle ait connu quelques jours heureux : le couvent — et la Bastille..

FIN

APHÉLIE URBAIN.





## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

## L'ABBÉ CONSTANTIN

PAR M. LUDOVIC HALÉVY

Oui, très chère lectrice, vous avez bien lu : c'est un livre de M. Halévy ! l'auteur de la *Belle Hélène* a montré qu'il possédait dans son talent un filon pur, charmant, aimable, et le public a prouvé qu'il savait apprécier une œuvre honnête et saine, car l'Abbé Constantin a déjà dix-huit éditions. Qu'est-ce donc que l'Abbé Constantin ? Le meilleur des vieux curés de campagne, le plus charitable et le plus pieux ; il n'aime sur la terre que ses pauvres et son filleul, M. Jean Reynaud, officier d'artillerie. Au moment où s'ouvre le livre, le bon curé est désolé : le château de son village vient d'être vendu ; il regrette les vieux châtelains, ses amis et les bien-faiteurs de la paroisse ; il craint les nouveaux acquéreurs, qui sont des Américains, immensément riches, follement riches, et il s'entretient de son chagrin avec son filleul, qui essaie de le rassurer. Le parrain et le filleul sont aussi bons l'un que l'autre. Pendant qu'ils causent, une voiture s'arrête à la porte, deux jeunes dames en descendent ; elles entrent dans le petit salon du presbytère, elles se nomment. Ce sont les propriétaires de Longueval, les deux Américaines, madame Scott et Bettina sa sœur. Elles viennent saluer leur curé : elles sont catholiques ! elles lui apportent de l'argent pour ses pauvres : elles sont charitables ! le curé chérit bientôt ses nouvelles ouailles, et Jean Reynaud ne tarde pas à aimer aussi Bettina, mais son âme fière recule devant la fortune immense de cette jeune fille et devant la vilaine épithète de coureur de dot, que le monde oserait peut-être lui appliquer. Bettina le devine avec la perspicacité d'un sentiment vrai ; elle lit au fond de cette âme si noble ; elle se dit qu'un tel mari non-seulement la rendrait heureuse, mais lui apprendrait à employer sa fortune pour le bien, et, après avoir demandé l'assentiment des siens, sûre de ses intentions, confiante et simple, elle vient dire au curé, et, en présence de Jean, tout ce qu'elle a dans l'âme :

« Jean, je sais ce que vous êtes, je sais à quoi je m'engagerais en devenant votre femme, et je serais pour vous non-seulement une femme aimante et tendre, mais aussi une femme cou-

» rageuse et ferme. Je sais pourquoi vous êtes » soldat, je sais quels devoirs, quels sacrifices » vous pouvez entrevoir dans l'avenir... Jean, » n'en doutez pas, je ne vous détournerai d'au- » cun de ces devoirs, d'aucun de ces sacrifices... » C'est parce que vous vivez autrement et mieux » que tous ceux qui m'ont désirée pour femme » que je vous ai, moi, désiré pour mari... Quand » je pourrai vous suivre, je vous suivrai, et par- » tout où vous serez sera mon devoir, partout » où vous serez sera mon bonheur. Et si le jour » arrive où vous ne pourrez pas m'emmenier, le » jour où vous devrez partir seul, eh bien ! » Jean, ce jour-là je vous promets d'avoir du » courage, pour ne pas vous enlever votre cou- » rage à vous. Et maintenant, M. le curé, dites, » s'il m'aime et s'il me sent digne de lui, serait-il » juste de me faire expier si durement ma for- » tune ? Dites, ne doit-il pas accepter d'être mon » mari?... »

Vous comprenez que Bettina gagne sa cause ; vous comprenez aussi le charme doux, pénétrant, sincère de ce livre. Il sera lu avec empressement par les jeunes femmes ; quelques lignes un peu vives, page 45, nous empêchent de le recommander aux jeunes filles : d'ailleurs, à quoi bon leur faire lire un roman qui sort si terriblement de la vie actuelle et des mœurs vénales de notre temps ?... (1)

M. B.

## BALLADES ET LÉGENDES BRETONNES

PAR PAUL LE COUSTOUR (2)

Autant la Bretagne nous paraît insipide sous la plume des romanciers, qui semblent ne pouvoir placer leurs drames ailleurs que sur

La terre de granit, couverte de vieux chênes, autant elle est grande dans son histoire et attachante dans ses antiques légendes. On ne se lasse pas de les lire, tant elles ont un caractère particulier et saisissant, tant elles peignent une

(1) Chez Calman Lévy, 3, rue Auber. — Prix, 3 fr. 50.

(2) Chez Delhomme et Briguët, 13, rue de l'Abbaye. Paris. — Un joli volume. Prix, 2 fr. 50 c.



race à part, plus grave, plus intérieure que la race franque et gauloise, à laquelle la politique l'a identifiée. Ce nouveau volume, où les ballades les plus célèbres de l'Armorique sont accompagnées de notices historiques fort bien faites, est tout à fait destiné à la jeunesse, qui reculerait devant le grand travail de la Villemarqué et devant les travaux sérieux, mais peu attrayants, d'Albert le Grand et de ses imitateurs. On lira avec intérêt la *Filleule de Duguesclin*, le *Siège de Pertidien*, le *Page de Louis XI*, qui racontent si bien les anciennes mœurs, et cette haine contre l'étranger qui arma le bras de Duguesclin et des chevaliers du combat des Trente; la *Submersion d'Is*, le *Chant des Druides*, la *Légende du Dragon d'Elorn*, qui nous reportent à ces siècles obscurs, bien avant l'occupation romaine, lorsque le peuple Celte écrivait son histoire dans la mémoire de ses prêtres et de ses bardes; ces chants tronqués, défigurés, sont pourtant venus jusqu'à nous. Quelques autres légendes et l'histoire trop réelle du Maréchal de Raiz (Barbe-Bleue) terminent ce volume, que nous avons lu avec grand plaisir et que nous recommandons avec confiance. M. B.

## HISTOIRE DE SAINTE GENEVIÈVE

*Et de son culte.*

PAR UN SERVITEUR DE MARIE

La vie de l'humble et illustre patronne de Paris a été souvent écrite, puisque, peu après sa mort, le prêtre Salvius racontait déjà ce qu'il sa-

vait d'elle, de sa vie austère et pure, de sa puissance auprès de Dieu et de la protection dont elle entourait le peuple de Lutèce; mais jamais on n'a rassemblé plus de détails précieux sur la vie, les miracles, le culte de la sainte, que ne l'a fait l'homme distingué qui signe : *Un Serviteur de Marie*. La foi, la piété respirent dans ce volume, et, après l'avoir lu, on se sent porté à remercier Dieu, ce Dieu qui aime les Francs, et qui, par deux fois, a donné à ce pays, aussi privilégié qu'ingrat, de puissantes protections prises parmi ce qu'il y a de plus faible : deux pauvres filles, deux bergères : Geneviève et Jeanne d'Arc.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle!

On admire la puissance divine qui confond ce qu'il y a de plus fort par ce qu'il y a de plus faible, qui chasse Attila par les prières de Geneviève, et les Anglais par l'épée de la vierge de Vaucouleurs. Et pour ceux qui connaissent l'histoire du *Serviteur de Marie*, si zélé, si fervent et si savant, il y a de quoi admirer et bénir aussi les voies de la Providence.

Ce volume intéressera surtout nos lectrices parisiennes, qui connaissent le chemin de Saint-Etienne-du-Mont, et qui vont, durant la neuvaine, prier devant la châsse de Sainte Geneviève; elles liront avec attendrissement cette vie si belle et si pure, et avec intérêt les détails sur le culte que Paris rend depuis quinze siècles à sa bienheureuse patronne (1). M. B.

(1) Chez Plon, rue aranciére. Beau volume in-8° — Prix, 7 fr.

## CONSEILS

### 7<sup>e</sup> CONSEIL A MARGUERITE

#### Les Préférences.

On dit que les bonnes oiselles, qui élèvent leurs petits dans nos bois, pressentent de très loin la présence du milan qui pourrait dévorer leur couvée; cette prescience est un don admirable que Dieu a fait à ses faibles créatures, et comme j'ai pour vous un cœur tout maternel, il me semble, chère Marguerite, que je participe un peu à la faculté des oiseaux, et que je découvre le point noir, très éloigné, très petit encore, qui pourrait un jour menacer votre bonheur.

Quel point? me dites-vous avec inquiétude. Notre fortune n'est pas menacée, nos affections sont aussi sûres que légitimes, nos enfants grandissent, tout nous sourit, Dieu en soit loué!

Rien n'est plus vrai; votre situation matérielle et morale est douce et rassurante, l'orage ne plane pas sur vous, Marguerite, il est en vous, au fond reculé de votre cœur. Oui, c'est là qu'un œil expérimenté découvre le point noir, le point qui menace, il est là, dans la préférence que vous accordez à votre fils sur votre fille, à Raoul sur Edmée. J'avoue que Raoul est doué d'une nature attachante et fine, il est expansif et caressant, il témoigne d'une intelligence ouverte, et sa santé,



un peu délicate, justifie les soins maternels. Les soins, les veilles, les attentions, le dévouement, tout est justifié et expliqué par le désir de donner à ce cher enfant une solide santé; mais l'affection plus tendre, la distance évidente entre lui et sa sœur, établie par vous, Marguerite, voilà qui n'est pas juste, voilà qui n'est pas bon. Raoul touche votre cœur par ses caresses, il flatte votre amour-propre de mère par des répliques, des réflexions spirituelles et gentilles, vous devinez un futur grand homme dans ce petit enfant, parfois enfant terrible; Edmée, joufflue et bien portante, ne demande pas de soins, elle pousse toute seule; elle joue toute seule, et, très concentrée en elle-même, elle semble n'avoir besoin de personne. Vous la laissez à son isolement, et pendant que vous allez en guerre avec Raoul, que vous rangez en ordre ses soldats de plomb, que vous renversez avec ses petits canons sa citadelle de Lilliput, Edmée habille seule sa silencieuse poupée et prépare un couvert et une dinette pour des convives imaginaires. Il y a huit jours, elle vous a priée de vous asseoir à sa petite table :

« Je n'ai pas le temps, petite », avez-vous dit.

Elle s'en était allée, triste, boudeuse, et je pense, Marguerite, qu'elle ne vous a plus invitée.

Vos caresses sont pour Raoul, vos éloges aussi, et ils éclatent à la moindre occasion. Quel ravissement l'autre jour parce qu'il avait dit sa fable sans se tromper, et répondu passablement à des questions faciles sur l'Histoire Sainte? Petite Edmée avait fort envie de réciter sa table de multiplication, mais il n'y a pas eu audience pour elle; elle est allée à la cuisine où la femme de chambre et la bonne l'ont consolée, en dénigrant son frère, et en répétant :

« Pauvre chérie! pauvre bébé! tout est pour Raoul... nous le voyons bien! »

Ma chère Marguerite, rien que dans ce seul fait, que de menaces pour l'avenir! Par une préférence aussi marquée qu'injuste, vous livrez votre petite enfant aux flatteurs de la plus basse espèce; l'enfant que vous ne voulez ni écouter, ni amuser, ni caresser, ira vers les domestiques qui, certes, entre elle et vous, ne seront pas des arbitres de paix! elle trouvera, dans les pa-

roles de ces inférieurs à qui vous l'abandonnez trop souvent, des excitations contre son frère qu'elle apprendra à détester, des excitations contre sa mère, qui tueront dans sa jeune âme l'amour et la confiance. Marguerite, chère Marguerite, je vous avertis : vous êtes sur une pente dangereuse, prenez garde, ne vous laissez pas aller! il y a un abîme en bas, un abîme où pourrait sombrer votre félicité domestique. Représentez-vous votre préférence pour Raoul, avouée, grandissante : le remplissant, lui, de suffisance et d'orgueil, inondant l'âme de sa sœur de fiel et de jalousie, l'antipathie, la haine remplaçant ce doux amour fraternel, qui est une consolation dans les années tristes de la vie; loin de s'entendre, vos enfants se détesteront, et jusqu'à votre héritage sera pour eux une cause de dissensions et de querelles. Votre fils tant aimé, tant choyé, ne vous comblera pas de joie, il serait trop vulgaire de répéter que les enfants gâtés font les enfants ingrats, c'est une vérité démontrée. Votre fille, cette jeune amie que Dieu vous avait donnée pour égayeur votre âge mûr, pour appuyer votre vieillesse, se souviendra toute sa vie des peines de son enfance; elle vous pardonnera, si elle est bien née, mais son affection sera mêlée de retours méfiants, et les réminiscences du passé altéreront sa confiance. Et votre mari, croyez-vous qu'il sera heureux parmi les troubles de sa maison? Lui aussi, peut-être, se laissera aller à ces faiblesses du cœur; il voudra dédommager Edmée des injustices de sa mère, et voilà votre famille divisée en deux clans rivaux pour ne pas dire ennemis! Je ne vous en dirai pas davantage : observez, regardez autour de vous, voyez dans grand nombre de familles, les funestes effets de ces préférences, involontaires d'abord, puis cyniquement avouées; voyez les divisions, les querelles, les ruptures, la famille armée contre elle-même; les antipathies, nées dans l'enfance, persévérant jusque dans l'âge avancé; voyez combien ces préférences maternelles sont dangereuses et cruelles, et faites sur vous-même un généreux effort pour vous en garder à jamais. Les enfants préférés font les frères ennemis, ce dont Dieu nous garde!

M. B.



## LE LAIT DE CHÈVRE

(SUITE)

Il s'écoula plusieurs semaines, très occupées pour Régine, très mouvementées, de ce mouvement tout en dehors, tout matériel où l'esprit n'a pas de part, où le cœur demeure dans un parfait repos, pendant lesquelles elle ne trouva rien à dire à sa confidente, ni à elle-même peut-être, lorsqu'enfin, au mois de juillet, elle se résolut à répondre, et voici ce qu'elle écrivit :

« Ma petite chérie, je te reviens enfin, après bien des semaines de silence; mais les courses, mais les petits voyages, mais les visites aux amies qui s'en vont à la campagne, m'ont pris beaucoup de temps; j'avais quelqu'envie de prendre à mon tour la volée, mais M. de Barrel ne peut pas quitter son poste, Laure assure qu'elle n'a pas la moindre envie de voir du pays, question de louable et sage économie; donc, nous restons, et nous tâchons de nous ennuyer le moins possible. Laure fait de son mieux, elle connaît tout le monde; elle voit tout ce qui peut se voir, son jour, ses soirées ne chôment jamais de monde: les soirées d'été sont jolies: trois fenêtres grandes ouvertes sur des jardins; pas de bruit, des odeurs de fleurs, presque pas de lumières dans le salon, un peu de musique, des fruits et des glaces, voilà qui nous attire tout Paris. Je n'en suis pas fâchée: occasion de toilette, de causeries; on cause très bien entre chien et loup, quand la lune montre dans le ciel sa blanche figure, et que les étoiles scintillent à travers les arbres de nos voisins, comme de jolis fruits d'or, éclos sur les branches. Tu vois que cela rend poétique.

« Et le mariage? diras-tu. Nous n'y pensons pas; Laure n'a pas l'air de songer à se débarrasser de moi; je crois, sans vanité, que je lui suis agréable, j'y tâche, je lui fais, pour la remercier de sa bonne grâce, quelques cadeaux qui lui font plaisir; ainsi, l'autre jour, pour sa fête, je lui ai offert deux jardinières de vieux Moustiers, toutes remplies de roses. C'était joli. Dans toutes ces soirées d'été, je n'ai vu qu'un seul être sur lequel on pourrait bâtir un roman dont le mariage serait le dénouement. Il a un joli nom: Roger d'Andelize, il a l'air élégant, distingué, il discourt bien, et des choses nouvelles; ce n'est pas lui qui emprunterait aux journaux leurs vieux *ana* et des anecdotes que mon grand-père me racontait, quand je n'étais pas plus grande que ça. M. Roger est le fils d'un fonctionnaire, d'un directeur d'une

des branches des finances; c'est là tout ce que je sais sur son compte: Laure ne sait jamais rien et son mari parle peu: il fume trop.

« Et toi, où en es-tu? Tâche donc de te marier avant que Thérèse ne paraisse dans le monde. Si j'ai bonne mémoire, elle a un petit museau à faire tourner les têtes. Le préfet est parti pour sa préfecture: *Ne sais quand reviendra.*

« Adieu, Gabrielle, je t'embrasse et je voudrais bien te revoir.

» RÉGINE. »

Paris. Août 18..

Quoique Gabrielle ne lui eût pas répondu, Régine lui écrivit encore, trois semaines après :

« Je crois, ma chère, que quelque chose de sérieux se prépare pour moi: M. Roger vient souvent, il cherche évidemment l'occasion de causer avec moi. Laure ne paraît pas s'en préoccuper, mais ce qui est plus fort, ce qui m'a donné à réfléchir c'est qu'un de ces jours, M. de Barrel l'a ramené à l'heure du déjeuner :

« — Je l'ai rencontré tout près d'ici, dit-il à sa femme.

« — Vous déjeunerez avec nous, Monsieur? »

« Il refusa pour la forme et accepta pour sa satisfaction. Le déjeuner fut très gentil, on aurait dit qu'il était prévu, tant le menu était coquet. M. Roger semblait s'amuser, il causait, s'animait... et me regardait. Deux jours après, il revint, mais non pas seul, son père l'accompagnait. Il est joli, son père! comme disait madame de Sévigné, en parlant du sien, l'air d'un homme du monde, d'un gentleman, poli comme on ne l'est plus et pourtant très simple. Il me semble que son fils lui ressemblera dans trente ans d'ici: ils ont, du reste les mêmes traits et la même belle tournure. Lui aussi me regarda beaucoup et il chercha à me faire causer — ne lis pas poser.

« Le soir, je demandai à Laure quelques détails sur eux :

« — Je les connais à peine, dit-elle, quoique le père, M. d'Andelize, soit le supérieur de mon mari, nous lui faisons visite à la nouvelle année, et c'est tout. Ce sont des gens très bien nés, le fils a été pendant quelque temps attaché d'ambassade, il n'a pas persévéré, il est revenu de Téhéran ou d'Athènes, et il vit avec ses parents.

« — Il existe une madame d'Andelize?

« — Oh oui! une bonne dame un peu effacée, tu sais? un vieux pastel.



» — Ils sont riches ?

» — Je ne sais pas, le père a un gros traitement. Nous ne nous informons pas beaucoup des fortunes, on est si peu curieux à Paris, et quand les gens sont honorables et bien élevés, on s'en contente.

» Je me le tins pour dit, mais je ne puis m'empêcher de remarquer que les visites du fils et du père sont devenues plus fréquentes; madame d'Andelize est venue à son tour; elle est vieille, elle à l'air triste, mais elle est fort douce, fort polie, et, elle aussi, me regarde. Qu'advient-il ?

» On m'interrompt; je te quitte. Pourquoi donc n'écris-tu pas ?

» Voilà six jours depuis que cette lettre est en train; je n'ai pu la reprendre et pourtant, il s'est passé des choses ! Les événements marchent, et toi, tu ne m'écris pas : tu n'es donc plus curieuse, plus du tout ?

» Je vais te conter tout de même ce qui est arrivé : Avant-hier, après le dîner, Laure prétextait une lettre à écrire, et elle me laissa seule avec son mari. Je pensais que, selon son habitude, il allait s'installer sur le balcon et fumer un de ces cigares fins dont je ne déteste pas l'odeur; point, il ouvrit la fenêtre et se rassit en face de moi.

« — Avez-vous un moment à m'accorder ? me dit-il.

» — Certainement.

» — Eh bien ! ma chère cousine, quoique nos premières tentatives n'aient pas été heureuses, et que vous ayez refusé impitoyablement tous les maris que j'ai mis à vos pieds, je reviens à la rescoussé.

» — Vraiment, mon cousin ?

» — Oui, ma cousine : vous avez fait une très vive impression sur un de nos plus jeunes amis, M. Roger d'Andelize, et son père, sa mère et lui seraient bien heureux, bien comblés si vous acceptiez leur demande.

» — Mon cousin, il me semble que cela exige réflexion.

» — Parfaitement : permettez-moi seulement de plaider la cause de mon protégé : vous le connaissez : il est charmant d'esprit, de figure et d'humeur; sa famille est des plus honorables, ils sont tout-à-fait bien posés dans le monde, et Roger vous adore.

» — Il n'a pas de profession !

» — Il sera si facile de le caser dans l'administration ! il n'a qu'à vouloir, il prendra pied et il avancera. Il a, d'ailleurs, de la fortune : ils ont quelque part, en Bourgogne, un vieux castel et des terres.

» — Cela n'a pas une extrême importance, mais enfin...

» — Je conçois, je conçois. Réfléchissez, chère cousine, prenez des informations, si vous voulez, mais je pense que si vous dites *oui*, vous n'en aurez pas de repentir. »

» Il s'en alla. Voilà, Gabrielle, ce qui arrive. Dis-moi ton avis, car je suis un peu perplexe. Dis, qu'en penses-tu ?

» A toi, RÉGINE. »

Elle racontait dans cette lettre, et très exactement, les faits, mais elle ne disait pas les impressions qu'elle avait ressenties, il est rare que l'on ouvre le fond de son âme, il reste toujours dans ce vase quelques arrière-fonds, vice ou vertu, douleur ou bonheur, qu'on ne découvre pas volontiers; Régine n'était pas expansive et Gabrielle n'invitait pas à l'intime confiance; son amie se bornait à lui dire la superficie des choses, mais elle n'avouait pas son trouble et ses craintes, elle ne disait pas comment, à l'approche d'un changement de vie, elle s'était sentie effrayée, et surtout profondément isolée, sans ami et sans conseil. Dans cette grande ville si brillante, dans cette maison hospitalière, elle était seule, le désert et son silence s'étendaient autour d'elle, et, en réfléchissant sur sa situation, elle se trouvait si abandonnée qu'elle fondit en larmes. Où étaient ses amies d'enfance, son aïeul, madame de Vielfort, les parents de Tiburce eux-mêmes ? elle était sûre de leur affection, de l'intérêt qu'ils prenaient à sa personne et à sa fortune, et ils n'étaient plus là, la mort avait fait son œuvre, ses caprices avaient fait le reste. Elle demeura seule toute la soirée, elle pleura, lut un peu, ne pria pas du tout et se coucha fort incertaine.

Le lendemain, le riant soleil d'un beau matin de Septembre agit sur elle : elle se sentit ranimée, l'agréable visage de M. d'Andelize lui apparut, elle répéta ce joli nom, comme pour se l'apprendre à elle-même : Madame d'Andelize ! cela sonnait très bien; le père lui apparut dans sa dignité, la mère dans sa douceur; elle se figura le château de Bourgogne et les blés et les vignobles, on passerait là de charmants automnes, bref ce qu'on appelle *inclination* commençait à naître; et lorsque Laure vint frapper à sa porte elle la reçut très cordialement.

« Je ne t'ai pas vue hier soir, chère ? j'ai écrit un volume à ma belle-mère, et quand je suis rentrée au salon, tu t'étais déjà retirée. Tu voulais donc méditer.

— Tu sais, Laure, ce que ton mari m'a dit ?

— Eh oui ! et j'en suis bien contente. Tu resterais avec nous, à Paris, en entrant dans une si bonne famille ! Et, j'en conviens, je trouve M. Roger charmant, fort supérieur aux autres jeunes gens que nous voyons.

— Je le connais si peu !

— Ma chère petite, connaît-on jamais son mari ? il faut croire ceux qui sont garants du caractère, des bons procédés, des sentiments du futur. Je ne connaissais pas davantage M. de Barrel, et je m'applaudis tous les jours de l'avoir pour mari.

— Tu crois que M. Roger a un bon caractère ?



— Très bon, très commode.  
 — C'est que je suis parfois un peu vive...  
 — Bah! ce sont les nerfs.  
 — Il ne fait rien?  
 — Il fera : son père n'aura pas de peine à le placer aux Finances.  
 — Sa mère a l'air triste.  
 — Petite santé, et, disons-le, petit esprit : elle aurait dû vivre à B..., le monde et Paris ne lui conviennent pas. »

La conversation dura ainsi : Régine proposant de légères objections qui étaient aussitôt combattues. Elle sortit après le déjeuner avec son amie, et, sur la place de la Concorde, elles rencontrèrent Roger qui leur adressa le salut le plus respectueux. Il avait vraiment très grand air.

Régine laissa passer huit jours, durant lesquels elle ne consulta personne, ni par par écrit, ni de vive voix; elle subit, sans s'en apercevoir, l'habile et douce influence de madame de Barrel, qui faisait parler devant elle, en termes flatteurs, de la famille d'Andelize, elle sentit croître son goût naissant pour le prétendant, pour ses entours, pour sa position future, et lorsque, la semaine écoulée, M. de Barrel lui dit :

« Eh bien! chère cousine, quelle réponse faites-vous au plénipotentiaire de monsieur d'Andelize? Oui? non? »

— Ce n'est pas non », dit-elle.

Le soir, la famille vint lui faire une visite; le père et la mère furent très affectueux, Roger, tendre, silencieux, recueilli dans sa joie; il passa au doigt de Régine une jolie bague où deux perles se mariaient, et un admirable bouquet blanc s'épanouit dans une des jardinières de madame de Barrel.

Le lendemain, au réveil, nouveau bouquet, de lilas blanc, cette fois-ci, et une lettre de Gabrielle, hâtive et d'une écriture méchante.

« Tu te maries, j'en suis sûre d'avance, et je t'en félicite. Tu ne peux mieux faire. Je ne me marie pas, moi, mais la petite Thérèse est demandée et accordée; un grand filateur de Darnetal est épris de ce que tu nommes son joli museau. Thérèse est ravie, papa et maman sont aux anges, et moi, très froide au milieu de cet universel *Hosannah*. Je t'embrasse et t'envoie mes vœux. »

GABRIELLE. »

« Pauvre Gabrielle! se dit Régine en haussant les épaules. Elle va rester vieille fille et sécher d'envie. Elle tournera à la pie-grièche. »

Régine était donc entrée dans cette période charmante et décevante qui précède ce que les journaux appellent les grands mariages. On ne lui laissait pas le temps de penser : le trousseau demandait de véritables études; elle était accablée de visites, de lettres auxquelles il fallait répondre; tous les parents, tous les alliés des d'Andelize lui exprimaient leur joie; les cadeaux arrivaient,

les uns gracieux, les autres somptueux; on la consultait discrètement sur le choix de la corbeille, tous ses moments enfin étaient accaparés, et les visites de Roger, journalières et longues, entreprenaient sur tout le reste. Elle le goûtait de plus en plus; il possédait un esprit aimable, suffisamment cultivé, il avait ce qui plaît aux femmes de notre temps, le goût du petit art; il dissertait à ravir sur les meubles, les décors, les tableaux, les porcelaines de Japon et les bronzes de Chine; d'avance, il arrangeait avec Régine leur futur appartement, et plusieurs fois, il accompagna sa fiancée et madame de Barrel chez les ébénistes et les tapissiers. Ces courses pour le ménage, pour le chez-soi, enchantaient Régine; elle dépensait avec délices l'argent accumulé durant sa minorité, et si Roger se plut à lui arranger un salon du plus beau style, elle lui créa, en revanche, le bureau le plus coquet, et si rempli de curiosités que tout y invitait à la flânerie plutôt qu'au travail.

Elle s'attachait à lui par cette communauté de goûts, qui devait être suivie de la communauté des existences; des sentiments tendres s'éveillaient dans ce cœur qui n'avait jamais aimé; elle avait fixé sa destinée, et elle la chérissait. Les inquiétudes, les points noirs s'effaçaient : elle était endormie dans la plus douce des Capoues : celle où règne l'espérance.

Une de ses amies de Paris, Paule, se trouvait souffrante; elle se souvint cependant de Régine et lui envoya, en gage de souvenir, un très beau bénitier byzantin et le billet qui accompagnait cet envoi se terminait par ces mots : « Ne vous verrai-je pas avant le grand jour? »

« Est-ce bien nécessaire? dit madame Laure, qui, en vue du *decorum* ou pour un autre motif, déconseillait les visites. »

— Il me semble que oui, et je vous serais mille fois obligée si vous vouliez faire demander une voiture. J'emmènerai Fanny. »

Elle partit, et trouva son amie Paule très faible encore, mais levée et travaillant, car Paule passait pour être avare du temps, seule avarice qu'elle connût. Elles s'embrassèrent, et le futur mariage fut mis aussitôt sur le tapis : Régine décrivit ses robes et ses meubles avec beaucoup de science :

« Et nous avons des majoliques italiennes et des plats de mariage de toute beauté! »

— Oui, mais ton futur! le connais-tu bien?

— Nous le voyons tous les jours, et mes cousins sont liés depuis longtemps avec la famille. »

Paule hésitait, elle dit enfin :

« Et cela te suffit? »

— Pourquoi donc pas? On dirait que tu as quelque arrière-pensée. »

Paule hésitait encore, elle saisit la main de Régine, et lui dit avec amitié :

« Tu sais que je t'aime bien, et je t'aime d'autant plus que tu n'as ni mère, ni sœur, et moi,



je suis si favorisée sous ce rapport. Tu es seule et on te marie !

— Eh bien ! dis, ma Paule !

— J'ai peur de te faire de la peine ?

— Non, non.

— Eh bien ! on assure que M. Roger a beaucoup aimé le jeu, il est oisif...

— N'est-ce que cela ! tous les hommes jouent au Club, mais quand il sera marié il ne me quittera plus : je saurai le garder.

— Tant mieux ! répondit Paule.

— Quant à son oisiveté, il va être nommé à un emploi dans les Finances.

— Tant mieux encore. Je désire tant que tu sois heureuse !

— Mais toi-même, Paule, quand nous annonceras-tu ton mariage ?

— Jamais, je pense ; je n'ai pas envie de quitter mon père et ma mère. Je suis si heureuse avec eux ! faut-il donc que tout le monde se marie ? »

Elles causèrent longtemps encore, mais Paule ne parla plus de Roger : elle avait fait un grand effort sur son caractère timide et sur ses instincts charitables pour dire un mot, pour faire luire un rayon de clarté et de vérité ; peu encouragée, elle n'insista point ; elle garda pour elle ce que les échos du monde lui avaient appris.

Pourtant, lorsque Régine se retrouva seule avec madame de Barrel, elle lui répéta le propos de Paule :

« Jalousie pure ! les Saultois ont-ils assez poursuivi Roger et tous les siens : père, mère, fille, tout le monde était de la partie.

— Et pourquoi n'a-t-il pas voulu de Paule ?

— Elle ne lui plaisait pas : *qui plait est tout*. Et vous lui plaisez, voilà le secret. De plus Paule n'a pas une bonne santé.

— Ni beaucoup d'argent, peut-être ?

— Que si ! mais ils sont si avarés. »

Régine fut satisfaite, et elle se remit avec ardeur à essayer des robes et à commander des rideaux.

Huit jours avant son mariage, elle reçut une lettre et un carton : le carton renfermait une pelote, si bien brodée, qu'elle faisait d'un carré de mousseline d'un sol une œuvre d'art ; la lettre disait ceci :

« Ma chère enfant,

« J'ai appris votre prochain mariage par le notaire qui me paie ma petite rente. Je vous offre mes félicitations et mes vœux : j'espère que vous épousez un chrétien, et que votre union sera heureuse et sainte. Je prie pour vous tous

les jours, je prierai davantage encore dans ce moment solennel de votre vie. Je vous aime et vous embrasse, ma chère Régine, du fond du cœur.

» LOUISE DE FLORENNES. »  
Couvent de la Retraite.

« Agréer ma petite broderie ; j'ai eu grand plaisir à la faire pour vous. »

« Pauvre Louise ! se dit Régine avec un sentiment qui ressemblait à un remords. Je vais lui écrire, je lui enverrai mon portrait... Elle demande si Roger est un bon chrétien... j'en doute... mais où sont les bons chrétiens autour de nous ? »

Quelques jours avant la signature du contrat, le notaire fit demander Régine, en particulier, et lorsqu'elle fut assise, il lui dit d'un ton sérieux :

« Mademoiselle, j'ai cru devoir prendre quelques renseignements sur la fortune de messieurs d'Andelize ; cette fortune, jadis très considérable, est bien diminuée, et le château même est hypothéqué pour une forte somme. J'ai ici les preuves de ce que j'avance... »

L'obstination propre au caractère de Régine se montra.

« Si la fortune de M. d'Andelize est obérée, la mienne y suppléera.

— Elle courra des risques, mademoiselle.

— Je les accepte. Messieurs d'Andelize sont des gens d'honneur, n'est-ce pas ?

— Incontestablement, répondit le notaire, pensant en lui-même que Roger et son père n'avaient ni tué, ni volé.

— Cela me suffit ; veuillez préparer le contrat, monsieur.

— Il sera prêt, Mademoiselle, pour le 10. »

Régine ne fit confiance à personne du sujet de cette visite ; elle craignait toute explication, toute réflexion, toute contradiction ; l'amour et l'amour-propre scellaient ses lèvres, voilaient la lumière devant ses yeux, et seule, elle courait les risques de la destinée dont on essayait de la détourner :

« Tu veux monter là-haut, Biquette ?

— Oui, monsieur Séguin.

— Le loup te mangera.

— Non, monsieur Séguin. »

Le 12 janvier, en grande pompe, à la Madeleine, Régine de Florennes épousa Roger d'Andelize.

Quinze jours après, M. de Barrel fut nommé chef de division.

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)



## CHEZ LES AUTRES

(SUITE)

C'était une pièce étroite, lambrissée de chêne à hauteur d'appui, et tapissée d'un papier commun, bleu et blanc. Une large fenêtre à petits carreaux multiples l'éclairait. A cette fenêtre pendaient des rideaux de calicot d'un blanc éclatant, bordés d'une dentelle de coton; mais il n'y avait nulle draperie à l'étroit lit de fer enveloppé d'un couvre-pied tricoté. Une commode ancienne, en belle marqueterie, contrastait avec trois simples chaises de paille de forme antique, et un petit lavabo garni de faïence blanche et bleue occupait un des angles. L'unique glace, ternie par l'humidité, et encadrée dans un châssis de bois peint, surmontait la cheminée, sur laquelle était placée une statuette de la sainte Vierge entre deux massifs flambeaux d'argent. Sauf la commode, d'un travail assez riche, cette chambre eût pu passer pour une cellule. Une exquise propreté empêchait seule de la trouver triste et pauvre; mais il n'y avait rien, à l'exception de la statuette, qui pût plaire à une jeune fille: ni fleurs, ni tableaux, ni bibelots d'aucun genre. Celle qui avait présidé à l'arrangement de ce réduit pouvait être une ménagère modèle et une femme soucieuse de l'hygiène de ses hôtes, mais, à coup sûr, on n'y retrouvait point la main d'une mère.

Audry regarda à la fenêtre. Elle donnait sur une petite cour, derrière la maison. Au delà s'élevaient les hautes murailles d'un couvent. L'œil ne pouvait pénétrer dans le pieux enclos, mais un clocher et quelques vieux arbres dominaient les murs, et causèrent à la jeune fille je ne sais quelle impression agréable, la première qu'elle eût ressentie depuis qu'elle était entrée dans cette maison.

Elle ôta son chapeau, ouvrit ses malles et commença à en ranger le contenu. A l'une d'elles, cependant, elle n'eut point le courage de toucher... Celle-là, renfermant mille objets chers et sacrés, allait rester close dans le coin du vaste grenier de madame Auvrard.

Comme elle achevait son installation, suppléant par les malles elles-mêmes à l'exiguïté de la commode et de la garde-robe qui lui étaient dévolues, elle entendit frapper à la porte, et vit Jeanne, la servante à l'air triste, qui lui tendait un petit objet enveloppé dans du papier de plomb.

« Madame vous envoie un bâton de cosmétique pour lisser vos cheveux, et vous prie de venir dîner. »

Quand Audry descendit, ses bandeaux dorés étaient légèrement brunis par le cosmétique, mais, une à une, ses petites boucles s'échappaient pour friser de nouveau.

Madame Auvrard ne fit point de nouvelle observation à ce sujet. Elle se tenait assise dans une salle à manger froide et sombre, meublée de lourds buffets de chêne noirci, devant une table trop grande, mais d'une propreté qui pouvait tenir lieu de luxe. Le repas, simple, quoique bien apprêté, ne dura pas longtemps. Elle adressa à la jeune fille diverses questions sur ses voyages; mais Audry sentit dans le ton dont elles étaient formulées une intention si évidente de blâme, et une manière si hostile de prononcer le nom de sa grand-mère, qu'elle dut faire un effort pour répondre, et veiller sur ses paroles pour ne rien laisser échapper qui parût au désavantage de la pauvre madame de Brélyon.

« Pliez votre serviette, je vous prie, dit madame Auvrard tendant à Audry un anneau de bois jaune. Puis, nous sortirons... Je dois vous dire que, hors le dimanche, je ne quitte la maison que pour faire, chaque matin, les provisions du ménage. Bien que nous soyons au samedi, je ferai cependant une exception, et vous mènerai voir la ville... Nous sortirons à trois heures. Avez-vous quelque ouvrage pour vous occuper d'ici-là? »

Audry dut avouer qu'elle n'avait pas le moindre ouvrage commencé.

« C'est là une conséquence inévitable de votre genre de vie, dit madame Auvrard d'un ton un peu ironique. Une jeune fille ne doit cependant jamais rester oisive.

— Peut-être voudrez-vous bien me donner quelque travail, répliqua Audry avec douceur. Je désire si vivement me rendre utile!

— Certes, je compte bien que vous vous rendrez utile! Il est honteux de manger son pain dans l'inaction, et je vous fournirai volontiers d'ouvrage... Mais, autant qu'il m'en souvient, ma belle-sœur était une grande dame assez dédaigneuse des travaux d'aiguille... Avez-vous donc appris à coudre? »

Audry rougit jusqu'à la racine des cheveux, et



dut répondre qu'elle savait broder, faire du crochet et de la tapisserie, mais que, n'ayant point eu de foyer, elle avait, en ce qui concernait la couture, des notions fort superficielles.

Une expression de triomphe aussitôt réprimée fit briller l'œil froid de madame Auvrard.

« Alors, dit-elle, nous réparerons au plus tôt cette lacune de votre éducation. Malheureusement, mes yeux deviennent mauvais, et il me sera difficile de vous diriger moi-même; mais nous aviserons... Vous serez bien capable, cependant, de faire un surjet à ce vieux drap? »

Elle était rentrée dans le salon tout en parlant, et elle déplaçait un drap de fine toile devant les regards un peu effrayés d'Audry.

« Voyez, c'est commencé... Vous devrez faire le point bien égal, bien régulier, sans tirer un lé plus que l'autre... Voici un dé, une aiguille et du fil... »

Audry s'assit, les joues empourprées, pleine du désir de bien faire, d'éviter une part de fatigue à sa tante, et de payer ainsi l'hospitalité qu'on semblait lui accorder à regret.

Elle s'appliqua autant qu'elle put, essayant d'imiter le point régulier qui lui servait de modèle. Hélas! ainsi qu'elle l'avait dit, elle ne savait pas coudre, et quand elle montra son ouvrage à madame Auvrard, celle-ci haussa les épaules.

« C'est à défaire... Non, ne vous servez pas de ciseaux, vous pourriez endommager la toile; défaites à l'aiguille, point par point... Puis, vous recommencerez en tâchant de mieux faire. »

Audry obéit sans rien dire. Les fenêtres étaient closes, elle s'était animée à cette besogne nouvelle, difficile pour son inexpérience, et il lui semblait qu'un poids de chaleur et d'ennui étouffait à la fois son corps et son esprit.

Faisant un effort sur elle-même, elle essaya de causer avec sa tante, et lui demanda si elle voyait souvent mademoiselle de Kernoël.

« Non, pas très souvent. J'ai renoncé à toute relation intime; vous le comprendriez si vous saviez par quelles épreuves j'ai passé. »

Le doux regard de la jeune fille exprima la sympathie, et, saisissant la main blanche et maigre qui agissait de longues aiguilles d'acier:

« Je serai bien heureuse si je puis vous consoler un peu, » murmura-t-elle.

Madame Auvrard retira sa main, et reprit sa tâche mécanique en secouant la tête.

« Une jeune fille de votre âge ne peut rien pour une femme du mien, dit-elle sèchement.

— Pourtant, ma grand'mère me disait souvent que mon affection lui faisait oublier ses chagrins... »

La lèvres de madame Auvrard s'allongea avec un dédain inconscient,

« Votre grand'mère et moi, répondit-elle, différons essentiellement... Ses chagrins étaient écrits sur le sable, les miens se sont gravés sur un fond moins mouvant... Voyons votre ouvra-

ge... C'est mieux, mais il faudra que je vous fasse donner des leçons... Une jeune fille doit savoir repriser, piquer, tailler, et aussi savonner et repasser. Ma domestique est souvent malade, je ne puis lui imposer un surcroît de travail, et je tiens à ce que vous preniez vous-même soin de votre garde-robe... Mais voici trois heures moins un quart; allez vous habiller, je vais vous conduire à l'église, au bois des Hêtres, et dans la Grande rue. »

Dix minutes après, les habitants de la place devisaient sur ce fait étonnant de voir madame Auvrard hors de chez elle, un samedi après-midi, ayant à ses côtés une jeune fille élégante, dont la grâce innée contrastait étrangement avec sa tournure austère et sa démarche solennelle.

Audry admira sincèrement l'église, qui avait un besoin urgent de réparations, mais dont les voûtes élancées étaient du plus pur gothique. Elle s'efforça de trouver quelque chose de flatteur à dire sur les boutiques prétentieuses de la Grande rue, et loua sans réserve le petit bois ombreux où s'ébattaient les enfants de la ville, bébés jouffus et bruyants; ils s'éloignaient instinctivement de madame Auvrard, dont les nourrices faisaient volontiers un croquemitaine.

« Oh! notre petite ville est bien dépourvue d'agrément, dit sa tante avec une modestie affectée, bien que les antiquaires admirent notre église, et que l'on prise généralement beaucoup notre nouvelle mairie. Mais vous, qui avez tant voyagé, vous devez prendre tout cela en pitié... C'est là un des inconvénients des voyages, ils blasent la jeunesse.

Audry protesta, puis demanda timidement si elle ne pourrait remercier mademoiselle de Kernoël des bontés qu'elle lui avait montrées pendant le voyage.

A ce moment, justement, elle apercevait la riante petite maison de la place avec ses persiennes vertes et son éclatant fuchsia.

« Nous avons bien le temps de revoir Octavie, dit sèchement madame Auvrard, et elle ne mérite pas tant de gratitude, je pense, pour avoir servi de chaperon à une fille de votre âge... »

Audry étouffa un soupir. En passant devant le seuil qu'elle avait tant désiré franchir, un bruit de voix joyeuses lui fit lever la tête. A l'une des fenêtres du premier et unique étage, mademoiselle de Kernoël se tenait debout, entourée de trois fraîches et gracieuses jeunes filles, toutes blondes et se ressemblant extraordinairement.

« Sont-ce les nièces de mademoiselle de Kernoël? demanda Audry à sa tante, tout en répondant au bonjour amical que lui adressait sa compagne de voyage.

— Oui, ce sont ses nièces, trois jeunes étourdies à qui elle montre une indulgence sans bornes, et qu'elle gâte trop pour que l'avenir ne leur réserve pas des réveils pénibles » répondit madame Auvrard de son ton froid et mesuré.



Audry se retourna et vit une des sœurs appuyer sa tête blonde contre la joue encore fraîche de mademoiselle Octavie.

Ah ! si cette femme sympathique et indulgente avait été sa tante, à elle !

## XII

Il était environ cinq heures quand madame Auvrard et Audry rentrèrent dans la vieille maison de pierre.

Madame Auvrard consulta alternativement sa montre et la pendule, et, prenant dans sa corbeille un vieux volume relié en veau et intitulé : *Grandeur et décadence des Carthaginois*, elle invita Audry à employer l'heure qui allait suivre à quelque lecture instructive.

La jeune fille monta dans sa chambre et revint avec un volume de poésies.

« Quel est cet ouvrage ? demanda madame Auvrard, levant les yeux de dessus son livre.

— Ce sont des poésies tout nouvellement publiées.

— Des poésies ! Votre grand mère vous laissait lire des vers ? Au fait, cela n'a rien d'étonnant... Il ne vous manquerait plus que d'en faire vous-même ! Veuillez déposer ce volume sur ma table, et vous dispenser à l'avenir de ce genre de lectures. »

Audry, stupéfaite, devint pâle.

« Si vous vouliez bien le parcourir, dit-elle, vous vous convaincriez qu'il peut être mis entre toutes les mains. L'inspiration en est religieuse, douce et fortifiante.

— Des vers fortifiants ! Est-ce l'habitude d'en lire qui vous apprend un tel pathos ? Je ne prétends pas que ce livre soit inconvenant ; mais, à mon sens, toutes les poésies sont dangereuses à votre âge. Les jeunes filles ont trop d'imagination ; si on l'exalte encore par des lectures de ce genre, elles deviennent incapables d'envisager les réalités de la vie, et encore plus de s'y soumettre... Je n'ai pas eu de fille, mais j'ai des idées particulières en ce qui regarde l'éducation moderne, et je vous prierais de renoncer, tant que vous serez sous mon toit, à toute espèce de vers et de poésies. »

Audry ferma son livre d'une main tremblante, le posa sur la table, et resta muette et immobile... Ses tempes battaient avec force, ses joues, pâles tout à l'heure, étaient enflammées, et une sorte de révolte grondait dans son cœur. Cette femme, avec son œil froid, ses manières correctes, sa voix lente et calme, faisait, de minute en minute, descendre sur elle un poids de domination... On lui avait imposé une coiffure, on lui avait donné une tâche, on prétendait maintenant surveiller et diriger ses lectures les plus innocentes ! Com-

ment, cependant, échapper à l'étau dans lequel elle sentait sa vie enserrée ? Comment résister ? Et cela devait durer longtemps... Aurait-elle la patience de conquérir ce cœur si froid ? Était-il même en son pouvoir de l'attendrir ? Il fallait subir dans son esprit jeune et frais l'application d'un système mesuré, impitoyable, rêvé par une femme sans enfants... Il fallait servir de type à cette éducatrice de hasard qui voulait réformer en sa personne les défauts de toute une génération... Et souffrir tout cela sans une échappée sur ce monde souriant de la poésie qu'elle aimait passionnément et dans lequel elle avait jusqu'à vécu sans entraves ! Mais c'était une mort anticipée ! Et sa jeunesse devrait-elle étouffer toute vive dans ce sépulchre vivant d'ennui et d'isolement ?

Audry, pauvre Audry, ton ange gardien vient à ton aide... Pour l'âme, il n'est point de prison... Nulle tyrannie, nulle domination tracassière ne peut t'enlever le droit de puiser la force à sa source même. En ce moment, à travers ces vitres closes, tes yeux se reposent sur un coin de ciel... Il est toujours un coin de ciel où ton âme aussi peut lever son regard...

Elle quitte de nouveau sa place et retourne à sa chambre. Cette fois, elle en revient avec le Livre des livres, le consolateur par excellence, l'Évangile, dans lequel elle plonge ses yeux humides jusqu'au moment où, comme la chambre s'assombrit, un pas sonore retentit sous la fenêtre, et où une main assurée fait résonner deux fois le marteau de cuivre poli.

Audry relève instinctivement la tête, madame Auvrard dépose ses lunettes et son livre, et Marc, entrant dans le salon, serre tranquillement la main de sa belle-mère et s'incline devant la jeune fille.

« Je ne t'attendais presque pas aujourd'hui, dit madame Auvrard, dont la satisfaction, bien que réelle, n'est point expansive.

— J'ai pu terminer mon travail pour l'heure du train... Vous allez bien, ma mère ?

— Je suis un peu fatiguée ; j'ai dû faire faire une promenade à ma nièce, et toute dérogation à mes habitudes devient pour moi presque pénible. »

Marc se tourna vers Audry avec un regard de reproche involontaire.

« Si mademoiselle de Brélyon avait su que vous avez de la peine à marcher, je doute qu'elle eût accepté cette sortie, dit-il.

— Je suis bien fâchée que ma tante se soit fatiguée pour moi, répliqua Audry avec douceur. Je voudrais être pour elle une aide, et non une cause de peine ou de tourment.

— Vous êtes arrivée ce matin ? » demanda Marc avec plus de politesse que d'intérêt réel.

Elle s'inclina, et lui, se retournant aussitôt vers sa belle-mère, commença à l'entretenir de ses affaires, qu'elle semblait parfaitement con-



naître. Leur conversation s'animait, et comme l'un et l'autre semblaient avoir oublié la présence de la jeune fille, celle-ci crut pouvoir les quitter.

Comme elle cherchait l'escalier qui menait à sa chambre, se guidant en tâtonnant dans le corridor qui l'obscurité achevait d'envahir, elle crut surprendre un gémissement derrière une porte entrebâillée.

Elle s'arrêta, prêta l'oreille, et ayant entendu distinctement une plainte prolongée, poussa la porte et se trouva dans une vaste cuisine dont les murailles étaient étincelantes d'ustensiles en cuivre entretenus.

A demi renversée sur une chaise, Jeanne, la servante, pâle et défaite, portait les deux mains à sa poitrine en poussant les plaintes inarticulées qui avaient frappé l'oreille de la jeune fille.

Elle tressaillit violemment en apercevant Audry, et, par un effort de volonté qui devait être héroïque, elle se leva et demanda ce dont mademoiselle avait besoin.

« Mais c'est vous qui semblez malade, ma pauvre fille, dit Audry, examinant avec inquiétude ses traits flétris; vieillissiez avant l'âge.

— Est-ce que vous m'avez entendue crier? demanda Jeanne avec une angoisse évidente.

— Vous n'avez pas crié, mais j'ai surpris une plainte si douloureuse que je suis entrée... D'où souffrez-vous? Voulez-vous que j'appelle ma tante? »

Les mains de la pauvre fille se tordirent convulsivement, et son visage livide se couvrit d'une sueur froide.

« Non, non, par pitié!... Ce n'est qu'un spasme... Oh! ne vous approchez pas, ne me touchez pas! J'ai quelquefois des crises... cela ne dure pas... Si madame me croyait malade, elle ne me garderait pas... Où irais-je? J'ai besoin de gagner, bien besoin, et je ne trouverais pas de place où il y ait moins d'ouvrage!

— Je ne dirai rien, puisque vous le désirez... Mais ne devriez-vous pas consulter un médecin?

— Je l'ai fait... »

Et ses mains se joignirent de nouveau par un geste nerveux, puis se portèrent à sa poitrine, qui semblait être le siège du mal.

« Ne vous a-t-il pas donné de remèdes?

— Oui, oui, ce n'est rien... Allez vite, mademoiselle, j'ai peur que madame ne m'entende...

— Mais vous êtes trop souffrante pour faire votre service ce soir!

— Non, je le ferai... Cela se passe, allez-vous-en! »

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit, et la voix claire et légèrement impérieuse de madame Auvard se fit entendre.

« Eh! bien, Jeanne, n'avez-vous pas entendu ma sonnette? Mon fils désire souper quelques minutes avant l'heure; hâtez le repas, et mettez tout de suite le couvert... »

— Oui, madame... »

La malheureuse se traina vers la porte de la salle à manger. Audry la força à s'asseoir.

« C'est moi qui vais me charger du couvert, dit-elle avec autorité. Dites-moi seulement où je trouverai ce qu'il faut. »

Vaincue par son mal mystérieux, Jeanne montra du doigt un des vieux buffets.

« Là, à droite, la nappe et les serviettes... Les assiettes à gauche... L'argenterie dans le tiroir du milieu. »

Etouffant ses plaintes, elle dirigea la jeune fille, paraissant attacher une importance particulière à ce que Marc ne fût l'objet d'aucune omission.

« Il y a dans le placard un flacon de piments pour monsieur... Vous les mettrez à sa droite, s'il vous plaît. Non, ce n'est pas de ce verre-là qu'il se sert, le sien est en cristal de Bohême... C'est cela, mademoiselle... Et que Dieu vous récompense!

— Puis-je faire autre chose pour vous?

— Merci, je suis mieux... Partez vite, mademoiselle, si madame savait que vous êtes ici!

— Vous aurez recours à moi quand vous sentirez ces crises, Jeanne.

— Dieu vous bénisse! *Eux* aussi ils vous béniront quelque jour, car je-vois que vous êtes un ange du paradis... Ne leur dites pas que je suis malade, au moins, ce serait un péché de me faire perdre mon pain! »

Audry la rassura par un geste affectueux et rentra dans le salon, encore bouleversée de cette scène, et décidée à surprendre le secret de Jeanne afin de la contraindre à se soigner.

Sa tante et Marc ne parurent pas s'apercevoir de sa présence. Presque aussitôt, d'ailleurs, la porte s'ouvrit, et le dîner fut annoncé. La crise terrible qui avait ébranlé Jeanne semblait terminée.

Marc crut devoir, par politesse, échanger quelques mots avec l'hôte de sa belle-mère. Il lui parla de ses voyages; — il semblait croire qu'elle fût incapable de tout autre genre de conversation. Mais bientôt il s'absorba dans d'autres idées, et traita successivement avec madame Auvard des questions de politique et d'économie sociale. Audry pensa qu'ils possédaient, l'un et l'autre, une intelligence peu ordinaire, plus théorique que pratique, cependant, excepté en ce qui concernait les affaires de Marc. Un sens droit, presque inexorable, une lucidité extrême, une certaine grandeur de vues, tout cela leur était commun, et la jeune fille en fut presque étonnée de la part de sa tante, qui avait affecté, dans le courant de la journée, de se montrer avant tout ménagère et *pot-au-feu*. Elle ne savait pas que ces contrastes ne sont pas rares, et que plus d'une femme frisant le bas-bleu se plaît à faire étalage des qualités pratiques qui, pense-t-elle, prouveront la variété et l'étendue de ses facultés.



Madame Auvrard, cependant, ne posait point pour le bel esprit. Ce n'était guère qu'avec Marc qu'elle se laissait aller à des discussions savantes et à des aperçus non dénués d'élévation. Comme dans son milieu on prisait avant tout les ménagères émérites, elle était avant tout une ménagère émérite, et tirait vanité de ces connaissances essentiellement féminines.

Ni elle ni son beau-fils n'ayant daigné associer Audry à leur conversation, la jeune fille put les observer librement. Elle décida en elle-même que ce qui manquait à leurs deux natures pour être sympathiques et agréables, c'était l'indulgence. Une sévérité extrême éteint même l'esprit de justice, et communique à l'âme quelque chose de sec et de décevant.

En somme, cette mère et ce fils qui s'aimaient tant, pratiquaient ce qu'on a appelé l'égoïsme à deux, égoïsme à peine moins haïssable lorsqu'il double la personnalité, puisqu'il ne s'isole pas moins du reste du monde, se tenant sur un pied de défiance ou d'agression vis-à-vis de tout ce qui diffère de son type ou de tout ce qui ne se soumet pas à ses désirs.

### XIII

Audry était si fatiguée que le lendemain elle ne s'éveilla qu'à huit heures passées. Elle regarda sa montre avec inquiétude, songeant que c'était dimanche, et qu'elle devait assister à la messe.

Comme elle achevait de s'habiller, Jeanne frappa à sa porte.

« Allez-vous mieux, Jeanne ? »

— Oh ! oui, mademoiselle. Je venais voir si vous étiez éveillée, car la grand'messe est à dix heures, et il n'y a pas d'autre messe après.

— Ma tante va à la grand'messe ?

— Non, jamais; madame est à l'église en ce moment; mais vous pourrez venir avec moi. Voulez-vous que je vous monte votre café, ou descendrez-vous le prendre ?

— Je descendrai sitôt ma prière faite, ma bonne Jeanne. »

Audry prépara son chapeau, son livre, et, se plaçant devant la glace, prit le fameux bâton de cosmétique.

« Pauvre grand'mère, pensait-elle, que diriez-vous de cette chose luisante sur les cheveux de votre Audry, ces cheveux dont vous aimiez la couleur dorée et les mèches folles ? »

Comme elle achevait de prendre son café assise au coin de la grande table de la salle à manger, madame Auvrard parut, distinguée, mais grave et sévère dans son ample châle noir, et le crêpe tout neuf de son chapeau tranchant sur ses fins bandeaux de cheveux gris.

« Vous avez bien dormi ? demanda-t-elle, baissant sans tendresse le front que lui présentait la

jeune fille. Je suis charmée que votre nuit se soit ainsi prolongée, car vous deviez être fatiguée du voyage, malgré la grande habitude que vous avez du chemin de fer... Mais j'aime à penser que vous ne vous lèverez pas tous les jours à huit heures et demie ? »

— Je me lève ordinairement de bonne heure, ma tante.

— J'en suis aise; c'est une heureuse habitude, et je n'aurais pas cru que ma belle-sœur vous l'eût inculquée... Quand mon frère nous l'amena, elle ne sortait de sa chambre qu'à onze heures; toutes les habitudes de la maison en étaient bouleversées... Vous voilà contrainte d'assister à la grand'messe.

— J'aime beaucoup les offices, ma tante.

— Alors, cela se trouve bien. Jeanne vous attend; ce n'est pas qu'il soit l'heure, mais c'est une dévotion de la plus belle eau, qui voudrait passer sa vie à l'église... Yvonne est-elle arrivée, Jeanne ?

— Oui, madame, et je lui ai tout expliqué pour le dîner. »

Audry prit son livre et traversa la place, accompagnée de Jeanne, qui lui raconta que, bien que madame grondât souvent, elle était bonne, et poussait la condescendance jusqu'à prendre une aide le dimanche pour lui laisser sa journée.

Les cloches sonnaient à toute volée, les paroissiens endimanchés se rendaient à l'église, et Audry vit, debout près du portail, mademoiselle de Kernoël habillée de soie noire, avec un chapeau de forme extraordinaire, garni de capucines.

« Bonjour, mademoiselle Audry... Etes-vous tout-à-fait reposée ? Jeanne, ma fille, il y a encore un quart d'heure avant la messe, et je garde mademoiselle de Brélyon... J'attends mes nièces, » ajouta-t-elle en manière d'explication, tout en regardant du côté de la Grande Rue.

Au même instant un essaim de fraîches toilettes tournait le coin de la place, et les trois jolies nièces de mademoiselle de Kernoël, accompagnées d'un petit homme vêtu de noir, adressèrent de loin à leur tante mille signaux d'amitié.

On se rejoignit, et la présentation fut bientôt faite.

« Mademoiselle Audry, mon frère, M. de Kernoël et ses filles, — Amélie cette petite rose qui rit toujours, Maria, la plus grande et la plus grave, et Clotilde, celle qui a le grain de beauté... Les étrangers les confondent, et vous voyez que je vous livre notre secret pour les reconnaître... Jean, et vous, mes chéries, c'est mademoiselle de Brélyon, dont je vous ai dit tant de mal hier... Mais il est temps d'entrer... Mon frère, qui est marguillier, entre au banc d'œuvre... Les chaises de votre tante sont près des nôtres, mademoiselle; nous pourrons donc sortir ensemble, et nous vous reconduirons en masse. »

Cette rencontre avait rasséréiné le cœur d'Au-



dry. Il lui avait semblé doux de revoir le bon visage de mademoiselle Octavie, et délicieux de regarder les figures souriantes, à la fois empressées et timides, des trois jeunes sœurs.

Elle s'agenouilla, fervente, sur une chaise de forme ancienne, marquée au nom de madame Auvrard. Un peu derrière elle, le pâle visage de Jeanne, la servante, était transfiguré par la prière, tandis qu'à ses côtés, Maria, l'aînée des sœurs, ressemblait à une petite sainte en extase.

Audry avait assisté au service divin dans toutes les grandes villes d'Europe, et admiré dans des basiliques splendides la pompe des cérémonies catholiques. A Penvan, tout était simple; les ornements, fanés par un long usage, n'avaient pu être renouvelés; l'orgue était usé et criard, et les voix des chœurs manquaient d'harmonie. Mais dans cette église un peu délabrée se trouvait l'âme de toute cérémonie religieuse: la piété. Le curé, vieilli au milieu de ses ouailles, semblait plus près du ciel que de la terre; les jeunes gens de la ville renforçaient de leurs voix sonores les voix insuffisantes des choristes, et l'assistance était unie par un même souffle d'amour et de foi. Ce n'étaient d'ailleurs point des étrangers qui remplissaient la nef; tous se connaissaient; tous, du plus riche au plus pauvre, prenaient l'un à l'autre cet intérêt que les détracteurs des petites villes confondent souvent à tort avec je ne sais quelle manie de commérage, mais qui vient d'un sentiment plus haut de bienveillance et de vraie fraternité.

Le temps passa vite pour Audry, et elle quitta sa place à regret lorsque les fidèles commencèrent à abandonner l'église.

Mademoiselle de Kernoël rassembla son petit bataillon.

« Nous sommes libres, dit-elle à Audry, car mon frère dine le dimanche au presbytère. Il s'écoulera encore trois quarts d'heure jusqu'au dîner; voulez-vous vous promener avec nous? »

Audry secoua la tête en rougissant.

« Je craindrais que ma tante ne s'inquiétât, » dit-elle d'un ton embarrassé.

Mademoiselle Octavie regarda Jeanne, qui répondit à sa muette interrogation par un petit signe négatif.

« Alors, je n'insiste pas, dit-elle, mais aussitôt le dîner, nous ne manquerons pas de vous enlever. Nous assisterons aux vêpres ensemble, et nous irons goûter à une demi-lieu d'ici, dans une de mes fermes. Cela vous convient-il? »

— Je serais trop heureuse de me joindre à vous », répondit-elle vivement.

On était arrivé chez madame Auvrard, et Jeanne, tirant sa clef de sa poche, venait d'ouvrir la lourde porte de chêne. Audry échangea de cordiales poignées de main avec sa joyeuse escorte, et se tint sur le seuil pour la voir s'éloigner. Le flot de percale claire disparut au détour d'une

rue, et la jeune fille, étouffant un soupir, pénétra dans le corridor sombre.

Pauvre Audry! Elle, jadis si confiante, si gaie, si disposée à causer comme les oiseaux chantent, pour épancher sa jeunesse et son bonheur, elle n'osa pas parler aux deux êtres froids et compassés assis en face d'elle, de l'innocent projet de promenade qui cependant lui semblait si délicieux...

Le dîner se passa comme le souper de la veille; Marc se crut obligé d'échanger avec Audry quelques paroles polies, lui parla de Paris et de Penvan, du style de l'église et de la date de la fontaine placée dans le triangle de la place. Puis, il reprit pour sa belle-mère le récit d'un procès extrêmement compliqué, qu'elle écoutait avec un intérêt évident, et auquel elle mêla, au grand étonnement d'Audry, des observations techniques que Marc accueillit avec déférence.

« Quel âge peut-il avoir? » se demandait la jeune fille avec curiosité.

Quand il souriait (mais c'était si rare!) on se sentait disposé à le rejoindre, et en dépit de ses cheveux grisonnants, il ne portait guère plus de trente-cinq à trente-huit ans. Mais quand son front devenait sévère, ou seulement quand il causait, on cherchait la jeunesse sur son visage et dans ses paroles. D'où lui venait cette sorte de scepticisme? Il ne semblait pas avoir souffert: les larmes du cœur abattent l'orgueil, et son attitude était celle d'un homme que le malheur n'a point atteint...

Audry désirait ardemment voir finir le dîner, souhaitant et craignant à la fois l'arrivée de mademoiselle de Kernoël et de ses nièces.

On rentra dans le salon, et Marc interrompit tout à coup l'entretien qu'il poursuivait avec madame Auvrard.

« Je remarque pour la première fois, dit-il, que vous n'avez pas de piano ici. »

Madame Auvrard fit un geste indifférent.

« Ma vie a été remplie par trop de devoirs austères, dit-elle, pour que j'aie jamais songé à ce qui n'a ni but, ni utilité. »

— Je regrette l'absence du piano pour mademoiselle de Brélyon, reprit Marc; elle a un talent musical si remarquable qu'elle doit souffrir de ne pouvoir l'exercer. »

Audry eut un léger tressaillement, et ses joues s'empourprèrent.

« Vous pourriez, si vous le désirez, aller de temps en temps faire de la musique chez Octavie de Kernoël, lui dit madame Auvrard, haussant légèrement les épaules. »

— Je serai toujours heureuse d'aller voir mademoiselle de Kernoël, répondit la jeune fille d'un ton ému; mais il s'écoulera du temps avant que je puisse chanter de nouveau...

Elle sentit à ce moment peser sur elle les regards de la mère et du fils.



« Et pourquoi ne chanteriez-vous plus ? » demanda madame Auvrard.

Audry, sans pouvoir parler, montra sa robe noire d'un geste éloquent.

« Je croyais, reprit sa tante, que vous vous étiez fait entendre, ces jours derniers, chez vos parents parisiens.

— J'y ai été contrainte... »

Madame Auvrard resta un instant silencieuse, puis reprit :

« Ce n'est pas que je vous blâme... Nos petites villes ont peut-être seules gardé la coutume démodée de pleurer ses morts ou de porter leur deuil... Je sais qu'il n'en est pas ainsi partout, et feu ma belle-sœur, qui a eu à revêtir plus d'une robe noire dans sa vie, savait à l'occasion distraire son chagrin.

— Elle était tendre et affectueuse ! s'écria Audry, les yeux pleins de larmes.

Madame Auvrard n'eut pas le temps de répondre. Un murmure jeune et frais venait de se faire entendre derrière les vitres, et le marteau de la porte d'entrée résonna presque au même instant.

Quand les trois nièces de mademoiselle Octavie firent leur apparition dans le vieux salon maussade, Audry songea involontairement au printemps venant mettre fin à l'hiver.

« Ma visite est intéressée, dit gaiement mademoiselle de Kernoël, tandis qu'un joli froufrou de jupes empestées égayait la triste chambre. Nous venons vous demander mademoiselle de Brélyon, avec laquelle mes nièces meurent d'envie de faire plus ample connaissance. »

Les trois jeunes filles regardèrent madame Auvrard avec leur plus séduisant sourire ; mais son visage ne témoigna nullement qu'elle fût sensible à leurs muettes supplications, car elle répondit en s'inclinant avec raideur :

« Je suis très reconnaissante pour ma nièce, ma chère Octavie ; mais je vois deux obstacles à la promenade projetée.

— Et lesquels, chère madame ?

— D'abord, son deuil... On trouverait singulier qu'elle se promenât au bois des Hêtres, où vous menez vos nièces tous les dimanches, alors qu'elle a fait une perte si récente.

— Cet obstacle-là est levé d'avance, dit mademoiselle Octavie. Nous n'allons point aujourd'hui au bois des Hêtres, mais à la ferme de Kerrien, et vous savez que la route est peu fréquentée.

— Ensuite, je me promène moi-même le dimanche, et il serait bizarre que ma nièce, arrivée d'hier seulement, ne fût point avec moi. »

Mademoiselle de Kernoël jeta un coup d'œil rapide sur les visages des jeunes filles. Ceux des trois sœurs exprimaient le désappointement, mais les lèvres d'Audry étaient tremblantes, et une larme perlait au bord de ses cils.

« Allons, dit-elle d'un ton conciliant, nous

pouvons encore arranger cela... A quelle heure faites-vous votre promenade ?

— Mais dans quelques minutes...

— Fort bien ! Je vais conduire mes nièces aux vèpres, et à trois heures et demie, je viendrai chercher mademoiselle de Brélyon. Est-ce convenu ? »

Madame Auvrard semblait hésiter.

— Le plan de mademoiselle de Kernoël me semble de nature à tout concilier, dit Marc, qui n'avait pas encore pris la parole. Mademoiselle de Brélyon doit évidemment ressentir le besoin d'une société plus gaie que la nôtre... Allons, ma mère, donnez-vous votre approbation ?

— Oui, si cela peut faire plaisir à Octavie.

— Alors, à bientôt, dit celle-ci, donnant le signal du départ. Nous reviendrons ici...

— Ou nous nous trouverons avec mademoiselle de Brélyon à la porte de l'église, à l'issue des vèpres?... » proposa Marc, interrogeant sa mère du regard.

Madame Auvrard fit un signe d'assentiment, et Audry échangea avec les jeunes filles un joyeux *au revoir*.

La promenade qu'elle dut faire avec sa tante lui eût semblé profondément ennuyeuse sans la perspective de ce qui devait suivre. Ce n'était pas que la conversation de la mère et du fils manquât d'intérêt, même pour elle ; mais, sauf quelques paroles inspirées par une condescendance un peu forcée, on la tenait systématiquement à l'écart, comme si on la croyait incapable de s'intéresser à autre chose qu'aux banalités ou aux frivolités. Cela constituait une situation pénible pour une jeune fille fière et intelligente, et en arpentant aux côtés de sa tante les routes poussiéreuses qui enserraient la petite ville, elle fit plus d'une réflexion pénible sur son cruel isolement.

« Pourquoi ne veut-elle pas me faire une place dans son cœur ? se disait-elle, regardant sa tante appuyée au bras de Marc, et semblant ne faire avec lui qu'une seule âme. Comment ne songe-t-elle pas que le pain qu'elle me donne ne saurait seul me nourrir, et que mon cœur aussi est affamé d'affection, ce pain autrement précieux ?... »

Au bout d'une heure précise, madame Auvrard déclara vouloir rentrer, et l'on s'achemina vers la place. Justement, les vèpres finissaient, et les robes de percale rose apparaissaient sous le vieux porche gothique.

Clotilde glissa son bras sous celui d'Audry, qui, le sourire aux lèvres, prit congé de sa tante.

Celle-ci, s'appuyant plus lourdement sur le bras robuste de Marc, reprit le chemin de sa demeure.

« Je me demande pourquoi tu as désiré que j'envoie Audry faire cette promenade, dit-elle tout à coup.

— N'aviez-vous pas le désir de nous retrouver seuls un instant ? répliqua-t-il avec un sourire.

— Ces jeunes filles sont gâtées, et je ne pré-



tends nullement modeler l'existence d'Audry sur la leur... Elle ne se mariera sans doute point, ou elle fera un mariage modeste; en l'un ou l'autre cas, elle est destinée à une vie austère et laborieuse; il me semble que mon devoir est de l'y préparer... Octavie ne devrait pas agir autrement. Ses nièces ne sont pas riches, et que deviendraient-elles le jour où, mères de familles, il faudrait dire adieu aux promenades, aux joyeuses réunions, à la gaieté puérile enfin, qui remplissent aujourd'hui leur vie?

— Quelles autres jeunes filles donneriez-vous pour amies à mademoiselle de Brélyon?

— Je déteste les amitiés de jeunes filles, répliqua madame Auvrard d'un ton vif. Rien n'est plus pernicieux, et je compte tenir Audry à l'écart de cet écueil.

— Ne craignez-vous pas d'attrister à l'excès son existence?

— Quoi! Marc, est-ce toi qui parles, toi dont la jeunesse a été grave, presque sans amis?

— Les jeunes gens de mon âge étaient trop fous ou trop jeunes pour moi, répondit-il avec une nuance de dédain. Les femmes sont d'une autre nature, et tout à l'heure, cette jeune fille, entre nous deux, m'a fait penser à un oiseau en cage.

— A son âge, je m'ennuyais dans la société des autres jeunes filles, dit madame Auvrard avec emphase. Aussi, je puis le dire, j'ai échappé aux frivoles habitudes et à l'insatiable soif de plaisir qui commençaient à gâter ma génération, et étais-je mûre pour les devoirs parfois douloureux qui me sont échus en partage.

— Mais pouvez-vous prétendre que les autres femmes vous égalent? répliqua-t-il d'un ton affectueux. Allez, ma mère, prenez le monde tel qu'il est, et comprenez que vous êtes au-dessus de votre sexe...

Elle recevait ces paroles comme un éloge tout à fait naturel et dû à son mérite, cette veuve austère qui se vantait de n'avoir pas eu de jeunesse, qui méprisait la gaieté et la fraîcheur féminine, et qui se glorifiait à tout propos de sa sévérité pour elle et pour les autres... Et cependant, celui dont la dépouille reposait depuis si longtemps dans le petit cimetière de Penvan n'avait pas regretté la vie, quand il avait quitté sa femme encore jeune et belle... Ce qu'il avait cherché vainement en elle, comme la rafraîchissement de son esprit, comme le rayon de soleil de

son cœur, c'était justement la jeunesse qu'elle avait étouffée de ses mains, c'était la gaieté, c'était la confiance, c'était la tendre indulgence qui ne fait pas de ses bienfaits le poids douloureux, la lourde pierre qui pèse sur le cœur des autres jusqu'à l'écraser...

Et pendant ce temps, oubliant un instant le salon triste et sombre où deux yeux clairs et froids semblaient disséquer sa jeune âme, Audry respirait avec délices la fraîcheur d'une route ombreuse, tandis que son cœur s'épanouissait au contact de ces jeunes filles, et surtout, peut-être, sous le bon sourire de leur aimable tante. Celle-ci avait dit à ses nièces :

« Je ne veux point médire de madame Auvrard, qui a de grandes qualités; mais il nous faudra distraire cette pauvre Audry, qui ne sera pas gaie dans la vieille maison de la place. »

Et chacune d'elles avait pris son rôle, faisant des avances affectueuses : — Clotilde parlant de musique, Amélie qui avait accompagné son père aux eaux, discourant sur les voyages, et Maria vantant les charmes de certaines réunions charitables, tenues chez sa tante, et aussi les délices des fêtes religieuses d'un couvent où elle allait jouer de l'orgue et chanter des motets.

Quoi qu'en eût dit madame Auvrard, le système d'éducation adopté par mademoiselle de Kernocil pour ses nièces sans mère, n'était ni frivole, ni imprudent. Audry put se convaincre, dès l'abord, que les études sérieuses y avaient leur part, et le petit atelier de charité eût pu dévoiler à son tour les talents plus modestes et plus pratiques des trois charmantes filles. Mais on n'avait pas jugé que la tristesse dût suivre le travail comme une ombre fâcheuse, et l'amie vigilante qui entremêlait sagement dans ces jeunes vies une activité bien entendue et des récréations innocentes, avait eu soin de les munir d'assez de force pour faire face, s'il le fallait, à un rôle plus austère. Ses chères élèves, malgré l'avis de madame Auvrard, eussent été prêtes à renoncer pour un devoir à leurs modestes plaisirs; mais elles avaient, de plus qu'elle, appris à se sacrifier joyeusement... Et c'est là que se trouve la réelle perfection du sacrifice...

M. MARYAN.

(La suite au prochain Numéro).



## RÊVES D'AVENIR

Quand, lassés des salons où nous fûmes fêtés,  
 Nous aurons épuisé toutes les vanités,  
 Quand nous aurons connu de Paris et du monde,  
 Tout ce qui stérilise et tout ce qui féconde;  
 Quand nous aurons frôlé les grands hommes de près,  
 Sondé les passions, scruté les intérêts,  
 Serré discrètement la main des politiques,  
 Coudoyé les croyants, les chercheurs, les sceptiques,  
 Salué le génie, applaudi le savoir,  
 Tenté de tout comprendre, essayé de tout voir;  
 Quand nous aurons assez dépensé de nous-mêmes  
 Pour les devoirs certains et les vagues problèmes,  
 Quand nous aurons senti qu'il est temps de vieillir,  
 De se faire oublier et de se recueillir,  
 Et que le sage doit, même avant qu'il ne meure,  
 Ébaucher un *Ci-git* au front de sa demeure,  
 Alors nous partirons, sans tourner le regard,  
 Nous nous ferons un nid, le dernier, quelque part,  
 Avec nos souvenirs aimés, nos deuils, nos fêtes.  
 Et l'on dira : Ce sont des bourgeois très honnêtes !  
 Qui ne font point de bruit et dont nul ne dit rien,  
 Mais qui sont doux au pauvre et sèment quelque bien.  
 Et nous aurons aussi la maisonnette basse,  
 Et le verger derrière, et tout autour, l'espace :  
 Et ce vieux que je vois, au milieu du chemin,  
 Sourire et faire un geste amical de la main  
 A cette bonne vieille assise à sa fenêtre,  
 Qui sait ? ce sera moi, ce sera toi peut-être !

EUGÈNE MANUEL.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## SALADE DE TOMATES

Prenez des tomates bien mûres, plongez-les un instant dans l'eau bouillante, détachez la peau, et coupez-les en tranches, prises dans leur hauteur, ôtez les graines. Épluchez et coupez en tranches des oignons blancs; disposez dans un saladier une rangée de tranches de tomates, une rangée de tranches d'oignons et couvrez le tout de sel gris; une heure après passez la salade en la pressant, et laissez-la jusqu'au lendemain. Retirez les tranches d'oignon, assaisonnez les tomates d'huile, vinaigre, poivre et cerfeuil.

## SAUCE AU KARI

Prenez une forte pincée de poudre de Kari, jetez-la dans un roux mouillé de bouillon; faites cuire dix minutes, servez avec une viande rôtie quelconque.

## RAIE AU GRATIN

Faites cuire la raie dans un court-bouillon de lait, fortement épicé; faites-la égoutter. Arrosez-la de beurre fondu, couvrez-la de chapelure, mettez-la au four pour colorer le gratin.

Servez avec une sauce à la rémoulade.



## REVUE MUSICALE

Les contrastes dans la nature : paysage. — Opéra National : les on dit sur *Françoise de Rimini*. — Opéra-Comique : les nouveautés. — Compositions récentes.

Oh ! la délicieuse chose, que de voir le printemps renaître, que de respirer les senteurs de la plaine, et d'assister, spectateur ravi autant que privilégié, à cet imposant réveil de toute la nature !

On dirait qu'un frisson général parcourt les étendues, animant les espaces d'un horizon à l'autre horizon. Ce frisson, c'est la vie qui revient. Puis, le soir, alors que descend le silence, un imperceptible frémissement agite avec mystère depuis le modeste brin d'herbe, jusqu'à l'hôte gigantesque des forêts. Pour celui dont l'existence s'est écoulée au milieu des phénomènes sans cesse renaissants de la création, c'est une scène d'une grandeur inouïe ; pour celui qui la peut sentir et comprendre, c'est être presque arrivé à la perception de l'Infini !

Là, point n'est besoin, comme dans les bruyantes cités, de la majesté des temples chrétiens, pour retrouver son Dieu, s'unir à lui, se prosterner dans le recueillement de la prière. Là, point n'est besoin des murailles sacrées pour s'isoler des clameurs profanes que font entendre les modernes Babylones en travaillant à leur élévation ou à leur destruction.

Non, il suffit de tourner ses regards vers les cieux splendides, ou de les promener sur ce qui nous entoure. Et alors, qu'ils restent attachés à la terre par l'admiration des infiniments petits, ou qu'ils soient éblouis par les torrents de lumière qui embrasent les espaces, il est impossible de ne pas reconnaître que Dieu est dans tout, qu'il est partout, qu'il anime tout. — Heureux sont ceux qui, en face des doctrines dissolvantes de notre temps, sont armés de ces consolantes pensées !

Et quelle variété dans cet harmonieux ensemble ; que de contrastes dans cette immense unité !

Ici, de vastes prairies déroulent gracieusement leurs verts tapis naissants, où des milliers de petits êtres se préparent déjà à la grande lutte de la vie contre la mort. Combien périront pourtant, avant d'avoir pu accomplir leur tâche ! — car de même que chez les hommes, les races se

livrent entr'elles des combats qui les moissonnent par milliers. Comme chez les hommes, il y a des nations guerrières, d'autres paisibles. Chaque tribu, dès qu'elle est formée, part à la conquête d'un coin de terre, s'y installe, l'aménage selon ses besoins et le défend jusqu'à la dernière extrémité contre les envahisseurs. Le roi de la terre, qui a étendu sa domination depuis l'empire de l'air jusqu'au fond des mers, peut, en un seul jour, anéantir beaucoup de ces villes invisibles, si laborieusement édifiées. On frémit, en songeant à ce que le socle de la charrie parcourant une plaine pendant une journée, peut renverser d'espérances légitimes, briser d'existences heureuses ! Mais Dieu a fait la nature féconde, et pendant qu'ici l'on meurt, ailleurs on naît ; pour un million d'êtres disparus aujourd'hui, ce soir peut-être, demain, toujours, plusieurs autres millions seront répandus sur la surface du globe.

Là-bas, tout là-bas, c'est un coup d'œil non moins intéressant. Un sombre rideau ferme l'horizon : c'est le commencement de la forêt, dont les arbres dessinent sur un ciel irisé leurs crêtes inégales et capricieusement festonnées. L'aspect riant du premier tableau fait ressortir les teintes et les formes sévères de celui-ci. L'un est complété par l'autre, et pourtant ils sont si différents ! Mais là encore l'homme apporte la terreur ; ses besoins, souvent son plaisir le rendent cruel. Le fusil remplace la charrue. Le champ du combat n'est plus seulement la terre, ce sont encore les airs qui deviennent le théâtre de la douleur !

Quelle douce plainte, cependant, module le ramier ! Que se disent les palombes qui gémissent si amoureuxment ? Oh ! ils ne pensent pas à la guerre : ils sont tous au bonheur de vivre, de s'aimer, de construire le nid et d'y élever la chère couvée. Que de larmes, hélas ! le plomb meurtrier va faire couler, que de félicités seront à jamais détruites !

Mais voici, d'un autre côté, une fertile colline, au bas de laquelle roulent de paisibles flots où se penchent les myosotis. A travers les éclaircies que laissent entre eux les peupliers, la lumière pénètre et va se jouer dans les rides que la brise estompe délicatement sur la surface de l'eau.



Elle miroite en reflets d'or et d'argent : on dirait un long ruban de soie moirée brodé de paillettes.

Quel délicieux repos on doit trouver au milieu de ce silence! Quelle odorante fraîcheur se répand sous ces agrestes ombrages! Oh! là, du moins, pense-t-on, la vie n'est troublée que par le choc des éléments; au fond de ces ondes tranquilles tout un monde se meut, accomplit sa destinée loin des dangers qui menacent les habitants des plaines et des bois. Las! cette erreur ne tarde guère à se dissiper, car bientôt, on peut voir se détacher de chaque tronc d'arbre une ombre humaine. Elle s'avance peu à peu, avec la féline prudence du chat qui flaire la souris; elle guette sa proie, le bras tendu, la ligne en main et après un instant de complète immobilité la relève, chargée du poids d'une victime plus ou moins lourde! Le flot, un instant entr'ouvert, se referme, sans laisser trace du passage et de l'agonie de son hôte aux reflets nacrés. Sous les ramures, la colombe roucoule toujours, et dans les prairies les milliers de voix des insectes n'en continuent pas moins leurs mystérieux concerts.

Il faut que les plus incrédules en prennent leur parti. Un maître divin pouvait seul imprimer à une œuvre d'effets si multiples, un tel caractère d'unité, une si parfaite harmonie, que les plus saisissants contrastes ne sauraient en troubler l'ordre. — Du reste, les hommes de génie le savaient avant nous! Ils en ont laissé d'impérissables témoignages. Les symphonies de Beethoven et de ses imitateurs heureux, les tableaux de Salvator Rosa et de ses disciples n'ont eu qu'une source et qu'un but : étudier ces chefs-d'œuvre divins, les reproduire, et les imposer, en les humanisant pour ainsi dire, à l'admiration des foules.

Ils sont peu nombreux, on le sait, ceux qui naissent avec ce sentiment attendri, cette poétique émotion, cet enthousiasme toujours jeune sans lesquels on reste froid en face des merveilles de la nature. Elles sont innombrables, elles sont profondes, elles sont éternelles, et toutes faites d'harmonieux contrastes.

\*\*\*

Ce qui précède ne peut-il nous ramener, sans trop fausser la route, aux grandes scènes musicales que l'Opéra National met en œuvre, à prix d'or et d'incessants labeurs?

Nous voulons parler de cette *Françoise de Rimini*, tant attendue du monde musical. A l'heure où nous écrivons ici son nom, elle n'a pas encore été saluée par un public aussi nombreux qu'impatient, mais on nous affirme que la terre ne tournera pas vingt fois sur elle-même, avant que cet intéressant événement ne soit devenu un fait accompli. S'il faut en croire les initiés, ces privilégiés de la dernière heure, c'est une œuvre colossale et magnifique que

cette nouvelle partition. Nous ne risquons pas grand'chose en nous rangeant du côté des prophètes optimistes, si l'on songe que l'auteur, M. Ambroise Thomas, est celui qui a signé *Mignon*, *Hamlet*, le *Songe d'une Nuit d'Été*, le *Caid* et tant d'autres admirables ouvrages marqués au coin du génie le plus indiscutable.

Or, il est notoire que le prologue de l'*Enfer* est appelé à bouleverser la salle, du parterre aux combles. Des effets d'une étrange puissance s'y dérouleront par l'accouplement hardi de deux orchestres : l'un, exécutant les fanfares aux appels terrifiants; l'autre, modulant les symphonies de la douleur ou de la joie, de la crainte ou de l'apaisement.

Le ballet tient une place importante dans cette œuvre capitale, autant par sa valeur musicale que par son charme chorégraphique.

Nous espérons qu'à défaut de places pour les premières représentations, il nous sera possible de nous procurer la partition de *Françoise de Rimini* dès qu'elle sera publiée, afin d'en commencer l'analyse dans notre prochaine Revue.

Un mot seulement sur l'œuvre de M. Edouard Lalo, *Namouna*, ballet en deux actes, qui n'est cependant pas sans mérite. Mais indépendamment de facheuses prémices amenées par une maladie grave de M. Lalo, au moment de terminer *Namouna*, il est de notoriété reconnue impartiale que le compositeur, qui est un habile symphoniste, n'a pas le tempérament qui convient pour écrire la musique dite de ballet. Nous sommes persuadée, d'ailleurs, qu'il ne tardera pas à prendre sa revanche dans quelque ouvrage mieux approprié à son éducation musicale et à ses tendances artistiques.

\*\*\*

A l'Opéra-Comique une nouveauté pousse l'autre.

Après *Attendez-moi sous l'Orme*, *Galante Aventure* obtient un réel succès. Félicitons-en les auteurs MM. Guiraud, Davyl et Silvestre.

*Lackmé* ne saurait tarder à justifier les espérances que M. Carvalho fonde sur cette œuvre, annoncée depuis longtemps déjà, mais qui réserve, dit-on, aux habitués de Favart, un régal digne de leur goût raffiné.

\*\*\*

Quelques compositions nouvelles pour finir.

Voici une rareté. De la musique de F. Liszt, un recueil de douze morceaux, en trois cahiers, la plupart d'exécution facile! — Vous avez bien lu, mesdemoiselles: C'est de Liszt, et c'est presque tout facile! — Sous ce titre collectif, *Arbre de Noël*, il faut choisir selon nous : d'abord, la *Marche des Rois Mages*, *Vieux Chant de Noël*, *Berceuse*, *Cloches du Soir*. Mais le nom du célèbre pianiste suffira seul pour que l'on dé-



sire avoir complète la collection des douze pièces.

Le recueil de Liszt, quoique publié à Berlin, se trouve au *Ménestrel*, avec édition à quatre mains *arrangée par l'auteur*.

D'un autre côté, une gracieuse composition pour le chant fait florès dans les salons de famille, où les mamans la dansent en rond avec leurs fillettes. Hâtons-nous d'ajouter que rien n'est plus naturel — puisque ce morceau est une ronde — mais une ronde dont les poétiques paroles sont signées : Victor Hugo. On sait combien l'enfance a souvent inspiré de ravissants poèmes à l'illustre auteur des *Chants du Crépuscule*?

Celui que vient de mettre en musique M. Gustave Feutry, est d'une adorable simplicité. Il a pour titre : *la Chanson du Grand-père*, et le musicien a su conserver cette simplicité dans tout son naïf éclat, pendant les seize mesures de son inspiration enfantine.

Il y a lieu de reconnaître, dans cette toute petite page sans prétention, un artiste de goût, qui se possède quand son sujet l'exige et qui a des connaissances sérieuses, dans l'art d'écrire pour les voix. M. Gustave Feutry a fait preuve de tact, en usant sobrement de sa science ; et ses modulations, aussi rares que le cadre l'exige, sont placées avec un juste à-propos dans sa mignonne composition.

C'est donc une invitation à la danse comme au chant, que nous adressons à nos plus jeunes lectrices, en leur citant les vers de Victor Hugo :

Dancez les petites filles,  
Toutes en rond,  
En vous voyant si gentilles  
Les bois riront.

et en leur indiquant où elles peuvent se procurer la ronde de son collaborateur musical, M. G. Feutry :

Conrard, éditeur, 5, boulevard Poissonnière.

Arguments concluants : *La Chanson du Grand-père* est extrêmement facile et se vend au profit des pauvres.

Nous allions omettre, encore ce mois-ci, de réparer un oubli dont nous nous sommes rendue coupable à l'égard de M. E. Raynaud, professeur et compositeur de grand mérite.

Ce musicien a publié, il y a quelque temps, une ravissante page qui a été vivement appréciée, et a été, du reste, couronnée au premier Concours du *Bulletin Musical*.

*Le Dieu Mai*, tel est le titre du poétique sonnet de M. Eug. Hubert, dont il a su faire un tableau si réellement séduisant, qu'en le lisant, on est tenté de croire autant au peintre qu'au poète.

Aussi, quelle musique originale, fraîche et pleine de nuances diverses ce compositeur de goût, M. Raynaud, a senti venir au bout de sa plume, en découvrant ce gentil petit poème du retour de mai.

Il a compris que si rien n'est grand comme cette magnifique nature revêtant sa parure nouvelle, rien ne semble s'accomplir avec une plus tranquille simplicité. Il court dans cette musique un souffle large, mais rempli d'une quiétude qui berce l'âme doucement.

La phrase écrite sur ces vers imagés :

Le démon de l'hiver, vomissant la froidure,  
Avait tari la vie au sein de la nature ;  
Il a suffi d'un jour : et tout s'est ranimé !

est d'un très bel effet. Après avoir habilement modulé dans les tons les plus brillants pour l'exécutant, l'auteur rentre par un superbe crescendo dans le ton principal d'*ut* majeur. C'est tout à fait réussi. Nous recommandons ce morceau à tous les musiciens de choix. On avait la *Chanson de Mai*, de Meyerbeer, nous aurons son pendant : *Le Dieu Mai*, de M. Raynaud, dont son aîné n'aura point à rougir.

Editeur : M. L. Jouve, 60, rue Taitbout.

MARIE LASSAVEUR.

## CORRESPONDANCE

### FLORENCE A JEANNE

Chère amie,

Le souriceau de la fable trouvait le monde bien grand pour avoir parcouru un seul coin de grenier ; que dirai-je moi qui viens de rompre

avec mes habitudes quelque peu sédentaires pour descendre vers le Sud et remonter à « l'Aquilon » ! J'ai même zigzagué du « Couchant à l'Aurore » ; mais pas beaucoup ; ne nous vantons



point ou gare au proverbe : « *A beau mentir qui vient de loin* ».

Je viens de loin, c'est certain; mais si les billets forcément brefs que je t'adressais d'hôtellerie en hôtellerie ont pu t'initier à mon itinéraire, ils ne t'ont donné aucun des détails que tu réclamerais peut-être demain. Je devance cette réclamation et j'y fais droit par prévoyance :

Mon grand Pierre a un grand neveu dont je t'ai parlé plusieurs fois, le fils d'une sœur tendrement aimée. Orphelin dès son bas âge, André s'est fait, par cela même, une plus large place dans le large cœur de l'excellent « tonton »; et mon mari a connu les préoccupations paternelles avant d'être père. Ces préoccupations, parfois, ont même été assez sérieuses : mauvaise tête et bon cœur, intelligence vive et caractère essentiellement entraînable, le jeune homme s'est jeté contre plus d'un écueil, et il a traversé plus d'une passe dangereuse où le naufrage le menaçait de toutes parts. Heureusement, il en est sorti à son honneur, mais un peu dégoûté des aventures, et triste d'avoir perdu certaines illusions. C'était le moment de les remplacer par de belles et bonnes réalités : l'oncle a prêché le mariage; le neveu, faisant d'abord la sourde oreille, s'est mis bientôt à écouter un peu, cependant, mais pour répondre par des objections banales dont il était facile à mon mari d'avoir raison. Au bout de quelque temps, le « sujet » étant bien préparé, nous n'avions plus qu'à opérer.

Quand je dis « nous » c'est par pure condescendance conjugale; car, juste à ce moment de l'entrepris, mon mari me la laissa tout entière sur les bras, s'en fiant, disait-il, à mon savoir-faire. C'était flatteur mais laborieux : en effet, il faut bien en convenir, entre nous, le choix d'une femme pour le fils, pour le frère, pour le neveu qu'on aime, n'est pas une mince affaire par le temps qui court! et, toujours entre nous, c'est bien la faute aux filles à marier, si peu préparées au mariage, pour la plupart! la faute surtout à leurs faibles mères qui les ont élevées pour le monde, pour le paraître, pour le dehors! dans le culte d'elles-mêmes, la crainte du travail, l'horreur de la médiocrité, la terreur du sacrifice...

« Cherchez ! avait dit Pierre ; cherchez et vous trouverez ! » Je cherchais donc mais je ne trouvais rien !... Ce n'est pas qu'il manque de jeunes filles autour de nous : mais dans notre tout petit centre où elles sont fatalement en évidence comme au pays des aveugles les borgnes se trouvent rois, elles se font d'étranges illusions sur leurs propres mérites ; de là, des prétentions irréalisables, leur ménagement pour l'avenir des regrets amers... mais superflus.

Le manque de fortune d'André auquel son diplôme d'ingénieur devait cependant tenir lieu de patrimoine, l'eût fait repousser par ce qu'on nomme ici « la société » ; quant à sortir de cette société, André n'y songeait pas, estimant qu'il

faut, pour le bonheur conjugal, parité de goûts, d'habitudes et d'éducation entre les deux conjoints.

Assez découragée par le dénombrement local, j'errais un matin de février sous les rameaux encore nus de notre charmille centenaire, les bras croisés et les yeux fixés à terre comme s'il en devait surgir pour moi quelque inspiration favorable... il n'en surgit rien absolument; mais le sable des allées cria soudainement sous le pas sautillant de Louissette m'apportant le courrier.

Il s'y trouvait un pli de madame Détrange, cette amie beaucoup plus âgée que nous... que j'eusse absolument perdue de vue, si des lettres détaillées ne m'avaient entraînée à sa suite d'étape en étape : la mort de son mari et les désolations d'un veuvage prématuré firent seules, pendant plusieurs années, les frais de notre correspondance; puis l'éducation de sa fille, les petits défauts à combattre, les grandes qualités à constater, les mille faits et gestes révélateurs d'une généreuse et loyale nature, écartèrent peu à peu les nuages d'un ciel noir où la lumière filtrait de nouveau... l'enfantle remplit sans toutefois en chasser le père dont elle était la vivante image... c'était son mari et sa fille que madame Détrange aimait à la fois et confondait dans un même culte.

L'œuvre était parfaite, la jeune fille accomplie; mais comme si les forces de la mère se fussent épuisées dans sa tâche, maintenant qu'elle semblait achevée, notre amie sentait, disait-elle, les sources de la vie se tarir en elle... et il lui tardait, avant de quitter ce monde, de confier l'avenir de son enfant à des mains dignes de ce précieux dépôt.

« Eureka ! » m'écriai-je à la lecture de ce paragraphe. L'oncle et le neveu débouchant d'un sentier, reçurent en plein visage cette explosion hellénique.

— Et qu'avez-vous trouvé ? demanda Pierre avec un bon rire.

— Une femme ! répondis-je ! lisez. »

Ils se penchèrent tous deux sur la missive amie : à mesure que mon mari avançait dans sa lecture, son visage s'épanouissait, jubilait, rayonnait... celui du jeune homme, au contraire, devenait sérieux, puis embarrassé, puis presque sombre...

Enfin, le candidat au mariage me tendit la lettre silencieusement.

« Eh bien?... fis-je étonnée, vous ne dites rien ?

— Je dis, ma tante, que je ne connais pas mademoiselle Détrange, un assez joli nom, si vous voulez; que mademoiselle Paule Détrange ne me connaît pas davantage; et qu'on ne se marie point de confiance et par procuration, sans se connaître, sans s'aimer, comme on fait venir un vêtement de la *Belle Jardinière*. Par conséquent, votre « Eureka » me semble prématuré !

— Enfant que vous êtes ! croyez-vous donc



que je vais ainsi *ex abrupto* (j'employais le latin puisque le grec ne suffisait pas à convaincre mon interlocuteur), croyez-vous que je vais, de prime-saut et à distance, demander pour vous la main de Paule?... Quelle injure à lui faire!... la rechercher sans la connaître, admettre qu'elle puisse vous encourager sans vous avoir elle-même jugé, ne serait-ce pas considérer ce mariage comme une affaire? Loin de moi cette pensée! Personne n'est engagé, rien n'est fait ni même entamé sérieusement, tout le temps qu'une entrevue...

— L'entrevue?... Ah! parlons-en. Quelle aimable comédie! Voyons, de bonne foi, ma tante, qu'est-ce qu'elle signifie, l'entrevue? l'entrevue arrangée, préparée, officielle, répétée même à satiété? Y apporte-t-on sa vraie figure, son vrai langage, son vrai caractère?... Le prétendant, plus ou moins jeune et beau garçon, la prétendue plus ou moins naïve ou avisée, sont mis en présence : le premier, comme un cheval à vendre; la seconde, comme une maison quelconque à acheter...

— Tu es romanesque, mon garçon, interrompit le bon oncle; tu rêves les rencontres fortuites, les aventures inattendues, l'imprévu, enfin!... diable... diable!...

— N'en déplaise à mon seigneur et maître, je trouve, au contraire, ce grand garçon très pratique et fort sensé... seulement ses théories de libre examen, d'appréciation mutuelle et motivée, ne sont pas toujours d'une application facile... cependant, si nous aidons les circonstances... et si les circonstances reconnaissantes nous rendent le même bon office... André, nous aviserons. »

Nous avisâmes si bien... qu'un reste de bronchite nous força de passer la fin de l'hiver à Nice où madame Détrange et sa fille se trouvaient depuis plusieurs mois. Naturellement, le grand neveu, plein de sollicitude pour nos santés, fut aussi du voyage; naturellement aussi nous trouvâmes à nous caser sous le même toit que mon amie; naturellement, encore, des relations de tous les instants s'établirent entre nous; et, toujours naturellement, la confiance et l'intimité régnèrent vite entre les membres de cette réunion absolument « fortuite ».

La première fois qu'André vit Paule, c'était à l'église : prosternée les mains jointes, absorbée dans la prière, la jeune fille ne leva pas les yeux et ne tourna point la tête une fois durant tout l'office :

« C'est une dévote, fit notre neveu; tant pis, la dévotion rend triste. »

La seconde fois, c'était au bal :

« Quelle santé plantureuse! remarqua l'ingénieur; on ne pourra point dire que la lame use le fourreau! et puis mademoiselle Paule rit à chaque instant. Cette gaieté manque de poésie. »

Quelques jours après, un accès du mal qui mine madame Détrange la retint chez elle :

« Heureusement, Paule ne sera point privée du Carnaval de Nice, me dit sa mère, puisque vous voici pour l'y chaperonner : elle échangera des « confetti »; elle prendra part à la bataille des fleurs et jouira des régates! »

Mais quand une foule en liesse où toutes les nations étaient représentées, donnait un spectacle unique au bord des flots bleus, sous les rayons d'or tombant du ciel, dans un nuage d'encens montant de la terre, Paule se consacrait sans partage à sa mère, dans l'obscurité d'une chambre de malade : cette « santé plantureuse » suffisait aux fatigues du jour et à celles de la nuit, car madame Détrange, égoïste tout le temps que duraient ses crises, ne voulait plus recevoir des soins que de sa fille. Cette « gaieté manquant de poésie » devint la poésie même, ensoleillant l'alcôve sombre, embaumant l'atmosphère étouffée, relevant le courage abattu...

Cent autres occasions s'offrirent pour Paule de faire ses preuves sans le savoir; et comme piqué d'émulation, notre neveu se mit à se montrer sous ses bons côtés, sans pose ni ostentation...

Bref, il vint un jour, enfin, où je pus « faire la demande », appuyée par mon Pierre qui, pour la circonstance, avait emprisonné ses larges mains dans des gants neufs trop étroits.

Madame Détrange appela Paule et la lui communiqua.

La jeune fille répondit par un sourire mouillé de larmes qui était un consentement.

« Mais il est sans fortune! objecta sa mère.

— Il a son travail... moi, je n'ai que ma dot : c'est lui le plus riche!

— Mais il vous faudra vous contenter de peu et ne pas aller beaucoup dans le monde!

— A-t-on besoin du plaisir quand on possède... le bonheur, ma mère?

— Mais si... comme moi... tu restais jeune... avec des enfants à élever, chérie... qui pourvoierait à leur avenir?...

— Dieu! » conclut la jeune chrétienne se jetant au cou de sa mère.

Qui fut ivre de joie? qui remercia la Providence? qui plana en plein ciel? tu le devines.

Il fallut, cependant, quitter un peu ces hauteurs pour descendre à certains détails terrestres...

Je ne sais quelle visiteuse prononça un jour devant nous le mot « corbeille ». Nous nous regardâmes, étonnés qu'aucun d'entre nous n'y eût encore pensé.

« Cet usage me choque! protesta Paule; on dirait des arrhes d'un marché. Je supplie M. André de supprimer la corbeille. »

Nous ne pouvions nous méprendre à la délicatesse de Paule... mais l'oncle avait si sagement administré le minuscule héritage du neveu que



celui-ci pouvait suffire aux frais d'une entrée en ménage, d'une corbeille et même d'un voyage de noces. Il réclama donc le droit « d'offrir » et ce fut la première concession qu'il obtint de sa fiancée.

On vient de célébrer ce mariage par une tiède matinée de printemps, sous la neige rosée des pommiers en fleurs; dans l'azur d'en haut, les cloches chantaient; dans la verdure d'en-bas, gazouillaient les oiseaux.

Aucune exhibition de trousseau n'avait précédé ce jour; par conséquent, pas d'amies curieuses, pas de regards indiscrets sur les objets intimes.

Nos jeunes amis ne se firent pas conjoindre un jour par monsieur le Maire et bénir un autre jour par monsieur le Curé, invention grâce à laquelle deux individus ne sont, pendant quelques jours, ni mariés ni à marier. Tout se passa vraiment à l'ancienne mode dans cette bonne petite ville de Saint-Yrieix qu'habite mon amie.

Le voyage de noces lui-même, autre invention moderne, fut ajourné et les amis, les parents venus de loin, n'eurent pas le déplaisir de voir les mariés leur « brûler la politesse » au sortir de la messe, et de rester seuls pour s'égayer... tristement.

Il est vrai que le premier tête-à-tête des époux n'eut pas lieu en un wagon poudreux avec un Jude quelconque dans le compartiment arrière, et des fumeurs avinés dans le compartiment avant; leurs premiers souvenirs en commun ne s'éparpillèrent pas au vent de tous les horizons et demeurent concentrés comme un encens entre les murailles de la maison paternelle, où ils les retrouveront aux heures difficiles...

Vraiment, ils sont à plaindre, n'est-ce pas?... Mais que veux-tu : si cette manière de procéder n'est pas « chic » elle est éminemment saine, décente et poétique. Il y a compensation. C'est, du moins, ce que trouve ton amie

FLORENCE.

## CURIOSITÉS HISTORIQUES

### UN MEUBLE DE L'ANCIEN TEMPS

Le cardinal d'Estrées offrit à la princesse de Savoie un écran dont on loua l'invention et la magnificence : il représentait, très habilement peint, le portrait de l'infante de Portugal, fiancée à l'héritier de Savoie ; elle était escortée de petites figures qui symbolisaient les vertus : douceur, bonté, libéralité. Le portrait du prince, entouré d'amours, faisait pendant. L'envers de

l'écran était orné d'une admirable broderie d'or et d'argent. Les galons étaient attachés par des clous de diamant. Le pied était en vermeil ciselé et un gros diamant servait à soulever le petit meuble, dont le dessin et l'idée étaient dus à madame de La Fayette.

Madame de Sévigné décrit ces magnificences : où sont-elles passées et combien les paierait-on aujourd'hui à l'hôtel Drouot?

## MOT CARRÉ

Suzanne, le beau soir! comme le ciel est clair!  
Il semble, n'est-ce pas, qu'on nage dans l'.....,  
Que l'on suit dans l'azur la..... des étoiles,  
Et que l'on voit venir, non la nuit et ses voiles,  
Mais l'aube du matin. Demeurons sur le lac,  
Balancés par les flots comme dans un.....  
Qu'importe que l'on danse au loin sur la verdure?  
Tenons-nous à l'..... admirons; la nature  
Est belle, et de son livre étrange et merveilleux  
Un..... pour le moins est là devant nos yeux.  
Qu'y lisez-vous, Suzanne, à ce point attentive?  
— Qu'il fera beau demain pour sécher la lessive.



## LOGOGRIPE

- Perle rubiconde, légère,  
 Je suis un fruit rafraichissant;  
 — En moi se voit une herbe potagère;  
 — L'organe de l'entendement;  
 — Et de plus un roi très puissant,  
 Brillant au ciel et régnant sur la terre;  
 — L'heure où ce roi cesse d'être présent;  
 — Ce qui retient vos cheveux, jeune fille;  
 — Puis du cloître l'austère grille;  
 — Je renferme une étoffe, — une fleur, — un poisson;  
 — Enfin, j'ai ce qui donne une riche moisson,  
 Moyennant un peu de culture;  
 — Et je vous dirai, pour conclure,  
 (Ce qui vous plaira plus encor)  
 Qu'en moi vous trouverez de l'or.

## RÉBUS



Mot de l'Enigme d'Avril : Malabar.

Explication du Rébus d'Avril : Qu'il est doux de servir ceux qu'il faut qu'on révère.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY